



HAL
open science

Sous le sol des sanctuaires et des agoras

Jean-Marc Luce

► **To cite this version:**

Jean-Marc Luce. Sous le sol des sanctuaires et des agoras. De Rome à Lugdunum des Convènes : itinéraire d'un pyrénéen par monts et par vaux : hommages offerts à Robert Sablayrolles, 2014, 978-2-35613-085-3. hal-04814958

HAL Id: hal-04814958

<https://hal.science/hal-04814958v1>

Submitted on 2 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



I —
Villes et agglomérations...
Du monde grec
à Saint-Bertrand-de-Comminges



Sous le sol des sanctuaires et des agoras

Jean-Marc Luce

Il y a chez Robert Sablayrolles l'épigraphiste, le savant qui réfléchit aux implications politiques et sociales de l'urbanisme, et il y a l'homme de terrain, attentif à la précision de la stratigraphie et la rigueur du raisonnement. Je voudrais rendre hommage aux trois faces du personnage par cette réflexion sur le monde grec archaïque qui conduira le lecteur un peu loin de l'archéologie romaine, mais où il retrouvera chacun de ces aspects. Le propos peut paraître ambitieux, il est en réalité assez limité. Pendant l'âge du Fer (XI^e-VIII^e s.) en Grèce, les espaces publics, nombreux dans les zones rurales et périurbaines, sont rares à l'intérieur des agglomérations et difficiles à identifier. Tout juste peut-on reconnaître quelques élargissements dans les plans des villes où, peut-être, les habitants se réunissaient¹. Mais vers la fin du siècle et pendant les deux cents années qui ont suivi, on les voit apparaître en nombre. Ils se rangent en deux grandes catégories : les sanctuaires et les agoras.

L'irruption soudaine de ces espaces au sein des zones habitées nous conduit à formuler la question, presque triviale, que devaient se poser les contemporains : où placer ces nouveaux lieux publics ? Dans le monde grec colonial, où les villes étaient dessinées et pensées au début de la fondation, la place des sanctuaires et des agoras était prévue dès l'origine. Ainsi H. Tréziny² confirme la position de Villard, Vallet et Auberson³ qui dataient la création de l'agora de Mégara Hyblaea aux origines mêmes de la cité, soit à la fin du VIII^e s. (la date de fondation que l'on calcule d'après Thucydide est 728). En Italie du sud, Métaponte, fondée dans la seconde moitié du VII^e s., présente une répartition des espaces encore plus nette, avec une dissociation entre un secteur politique, sous le patronage de Zeus Agoraios, et un secteur regroupant des sanctuaires de grande taille, avec des temples⁴. À Sélinonte, fondée par Mégara Hyblaea un siècle après la fondation de sa métropole, l'agora semble également, non point remonter tout à fait aux origines, mais s'articuler à un premier cimetière qui date, quant à lui, du moment où arrivèrent les tout premiers colons, à la fin du VII^e s. Le tissu urbain régulier adopté très rapidement ne se comprend que par rapport à la grande place publique qui se trouve à la jonction de plusieurs systèmes de rues ayant chacun leur orientation. On a récemment découvert, dans la partie sud, un enclos situé au-dessus d'une de ces tombes, très probablement un sanctuaire à la mémoire d'un des fondateurs de la cité, peut-être l'oïkiste⁵.

Tous ces exemples montrent l'intégration des espaces publics au projet urbain colonial. Mais qu'en était-il dans la métropole ? Vers 750, et encore plus nettement au cours de l'époque archaïque (700-480), les villes avaient déjà une histoire, un tissu, un réseau de voies. Comment ménager de la place dans ces ensembles qui, au fur et à mesure que l'on descendait dans le temps, avaient tendance à se densifier ?

Cette question que nous attribuons aux Grecs de l'époque archaïque a l'air simple, mais elle est pourtant en conflit avec la façon traditionnelle d'envisager la naissance des espaces publics. En effet, au lieu de porter la réflexion sur les processus de création, on a souvent préféré rechercher l'origine de ces espaces, particulièrement dans le cas des sanctuaires. Dans une telle perspective, il ne s'agit pas de savoir comment on leur faisait de la place, mais de déterminer quelle relation

1. Lang 1996, 63-68.

2. Gras *et al.* 2004, 523-546 ; Tréziny 2007, 501. H. Tréziny a toutefois décelé une phase de campement immédiatement antérieure à la création du schéma urbain qu'il situe vers la fin du VIII^e s.

3. Vallet *et al.* 1976, 270 observent qu'"il n'y a aucune trace de maison du VIII^e siècle sur l'emplacement de l'agora ou des rues" et que "l'orientation et l'emplacement des premières maisons n'est pas sans rapport avec l'organisation du quartier telle qu'elle nous apparaîtra matérialisée par les rues et les monuments à partir du milieu du VII^e s."

4. Sur l'évolution urbaine de Métaponte, voir Mertens 1998 ; sur l'autel de Zeus Agoraios, voir De Siena 1998, 151-156, sur la relation en général entre Zeus Agoraios et l'agora dès l'époque archaïque, voir Greco 2006, aussi Hellmann 2010, 242-243.

5. Mertens 2010, 80-84, voir à partir de la page 70 pour l'histoire de Sélinonte.

ils entretenaient avec ce qu'ils recouvraient. S'il s'agit de tombes, l'apparition du sanctuaire peut être interprétée comme une évolution d'un ancien culte consacré aux morts. S'il s'agit d'un habitat, on peut proposer une sorte de pérennisation d'un culte domestique ou la transformation d'un lieu de pouvoir en un lieu de culte, ou encore imaginer une maison des prêtres transformée en sanctuaire. On pense ainsi découvrir la clé d'un site en en faisant une lecture verticale. Le choix du lieu est, en quelque sorte, prédéterminé par son sous-sol. Le terrain n'est pas choisi dans le cadre d'un projet, il se transforme, voire se révèle comme le lieu du sanctuaire (ou, moins clairement, comme celui de l'agora), car le nouvel espace ne pouvait être ailleurs que là où il devait être. La multiplication des sanctuaires à partir des années 750 serait donc une sorte de mutation synchrone de lieux du quotidien privilégiés en lieux publics, sanctifiés dans le cas des sanctuaires, politisés dans le cas des agoras. Interroger la création des sanctuaires et des agoras à partir de la nécessité de leur trouver de la place suppose au contraire que la volonté de les instaurer précédait le choix du lieu. Ce dernier peut alors s'expliquer par toutes sortes de raisons, comme les relations avec le réseau des rues, avec le système de défense ou des causes encore plus contingentes. La relation avec le passé du site sélectionné ne disparaît pas pour autant, mais passe alors à l'arrière plan, car on suppose qu'un autre lieu aurait pu faire l'affaire, ou que du moins que, si l'on avait des raisons impérieuses de choisir celui qu'on a sélectionné, on admettait qu'on se posât la question. La multiplication des espaces publics n'apparaît pas comme une mutation du lieu, mais comme une réponse à un nouveau besoin socio-politique et religieux. On privilégie alors une lecture plus horizontale du site dont T. Hölscher⁶ nous donne un exemple quand il explique que les projets publics que représentent les espaces publics avaient été réalisés contre les intérêts, les traditions religieuses et probablement aussi les résistances de certaines familles, dont les propriétés et les cimetières ont été détruits dans la foulée, ou du moins lésés ; ces procédés constituaient "un signal clair indiquant la priorité donnée aux installations publiques et la force de la mentalité collective dans les anciennes *poleis*".

Création ou origine ? Lecture horizontale ou verticale ? La réponse ne va pas de soi, le problème doit être étudié au cas par cas. Il nous faut jeter un œil sur ce qu'il y a sous le sol de sanctuaires et des agoras. Nous ne serons pas exhaustif, limitant notre enquête à sept sites (Athènes, Éleusis, Érétie, Délos, Delphes, l'agora d'Argos et Corinthe), regroupant quatorze lieux publics (trois agoras et onze sanctuaires) pour lesquels on dispose d'une documentation abondante. Nous n'envisagerons pas les sanctuaires créés sur les acropoles, qui posent des problèmes spécifiques, puisqu'elles ne sont pas tout à fait dans le tissu urbain⁷. Pour la plupart des espaces publics ici présentés, leur naissance a été abordée en termes d'origine. Nous verrons que cette interprétation présente souvent des risques qu'il n'est pas toujours utile de courir. Nous ne l'admettrons que lorsqu'un lien thématique avéré existe entre le culte et ce que recouvre le lieu public. Nous y mettrons une seconde condition : que la succession dans le temps se soit produite immédiatement, sans période d'abandon intermédiaire lors de laquelle on aurait pu oublier la fonction première du lieu. Nous considérerons toutefois que cette deuxième condition n'est pas nécessaire si une troisième se trouve remplie – que nous exigeons de toute façon : une mise en scène claire des vestiges anciens dans le nouvel espace public, par exemple grâce à un enclos bien centré, enfin tout ce qui montre une connaissance des vestiges enfouis.

Tandis que les sanctuaires extra-urbains apparaissent dès la fin de l'époque mycénienne, les espaces publics urbains ne sont attestés qu'à partir des années 800 pour les plus anciens (Delphes, Délos), 750 pour d'autres plus nombreux (sanctuaire de Déméter et Corè à Éleusis, d'Apollon Daphnéphros à Érétie), à la fin du VIII^e s. et au cours du VII^e pour la majorité d'entre eux (Hérôon de la porte de l'ouest à Érétie, Éleusinion d'Athènes, sanctuaire de Nymphè à Athènes, Maison sacrée d'Éleusis, sanctuaire de la maison ovale sur l'agora d'Athènes)⁸. Certains ont eu des phases d'extension au cours du VI^e s. (Delphes, l'Éleusinion d'Athènes), ou ont été entièrement redéfinis à cette époque (Maison sacrée d'Éleusis). Les agoras d'Athènes, d'Argos et de Corinthe posent des problèmes de chronologie et d'identification qui ne sont pas tous résolus, mais semblent être devenues des espaces publics au cours du VI^e s.

Puisque que nous nous interrogeons sur la relation au passé qu'entretenaient ces espaces, c'est le sous-sol qui nous servira de guide. Nous distinguerons les sanctuaires ou agoras installés :

- sur des zones au moins partiellement vierges (agoras d'Érétie et d'Argos) ;

6. Hölscher 1998, 34.

7. Signalons que l'Acropole d'Athènes, après la fin du palais, a accueilli un cimetière jusqu'au milieu du VIII^e s. au moins (voir ci-dessous p. 28 et n. 23-24), tandis que l'Acrocorinthe aurait servi de sanctuaire dès XI^e-X^e s. a.C. (Bookidis 2003, 248).

8. Mazarakis-Ainian 1997 ; Mazarakis Ainian 2006, 185.

- sur d'anciens cimetières ;
- sur des habitations ;
- sur des zones mixtes, où habitations et tombes se côtoyaient.

LES ESPACES PUBLICS INSTALLÉS SUR DES ZONES VIERGES OU PARTIELLEMENT VIERGES

Il est rare de trouver des espaces publics à l'intérieur des villes construits sur des zones encore inoccupées, alors que c'est assez habituel pour les sanctuaires ruraux ou périurbains. Toutefois deux cas font exception : les agoras d'Érétrie et d'Argos. Si l'état de la recherche est encore insuffisant pour qu'on puisse en avoir une idée claire et définitive de ces sites, on a noté dans les deux cas des travaux hydrauliques préliminaires à l'aménagement de certains secteurs.

L'agora d'Érétrie (fig. 1 et 2)

Le cas de l'agora d'Érétrie semble le mieux établi. Le secteur que les Érétriens ont choisi pour installer leur espace politique était, avant le VI^e s., régulièrement inondé par un bras du delta du fleuve⁹. C'est seulement au milieu du VI^e s. que l'on aménagea cet espace, sur des couches de sables alluvionnaires, dans un "terrain vierge, préalablement occupé, dans sa partie occidentale, par le ruisseau"¹⁰. La zone est encore mal connue, mais le côté est était bordé, dès le milieu du VI^e s., par une stoa, comportant une série de magasins ouvrant sur la place. C'est justement de ce côté que ces niveaux d'alluvions ont été le mieux repérés. Peut-on exclure qu'il y ait eu, dans la partie ouest, une zone hors d'eau occupée de façon plus primitive ? Pour le moment, les publications disponibles ne mentionnent rien de tel.

D'après Krause, les travaux d'aménagement de l'agora auraient été engagés sous l'influence de Pisistrate, qui séjourna à Érétrie entre 555 et 546/545¹¹. Une telle hypothèse est tout à fait recevable, quoique on puisse se demander quelle pouvait être l'influence sur les Érétriens d'un exilé athénien, même marié à une Érétrienne et impliqué dans les projets coloniaux. Mais il existe une autre possibilité. La cité était dominée, à cette époque, par une aristocratie équestre, les *Hippobotai* (Aristote, *Ath. Politeia*, 15.2), encore au pouvoir vers 545, puisqu'elle a assisté Pisistrate en exil dans ses affaires en Thrace¹². On sait que cette aristocratie a été renversée par un certain Diagoras dont la motivation première tiendrait à un différend concernant son mariage (Aristote, *Politique*, 5.6.1306a)¹³. Ce personnage aurait installé une forme de tyrannie douce ou aurait été du moins un réformateur entreprenant. Il a en tout cas laissé à Érétrie un souvenir suffisamment favorable pour que des citoyens lui fassent élever une statue après sa mort (Héraclide Lembos = *FHG* II 217). Cette révolution peut être située entre le retour de Pisistrate à Athènes, vers 545, et la fin du VI^e s. D'après Walker, il faudrait la dater de l'année 538, mais sa reconstitution est très hypothétique¹⁴. Il se peut donc que ces travaux à l'agora aient été réalisés, comme le voulait Krause, à l'initiative des *Hippobotai* qui auraient fait briller là leur dernier feu, avec peut-être une influence du tyran athénien, mais il se peut aussi qu'ils l'aient été à l'initiative de Diagoras. En effet, on conçoit bien qu'une révolution cherche à marquer son action par la création d'un nouveau centre politique. Cette hypothèse supposerait que le tyran ait accédé au pouvoir ou ait été en mesure de jouer un rôle politique majeur peu de temps après 545.

Le contexte politique n'est donc pas clair. On doit conserver les deux possibilités ouvertes. Quoi qu'il en soit, la création de l'agora semble avoir pris place dans un vaste programme qui prévoyait le détournement du fleuve et la construction d'un rempart. Une telle entreprise ne pouvait manquer d'avoir une portée politique importante.

9. Krause 1983, 69. Sur les hypothèses formulées à propos d'une très éventuelle agora à l'époque géométrique près du sanctuaire d'Apollon, voir Blandin 2007, 169.

10. Érétrie Guide 2004, 240-242.

11. Krause 1972, 29 ; 1983, 71, n. 14.

12. Viviers 1987, 193-193 ; Knöpfler 2007-2008.

13. Hölkeskamp 1999, 115 ; Walker 2004, 201-227 ; Knöpfler 2007-2008.

14. Walker 2004, 204-205.

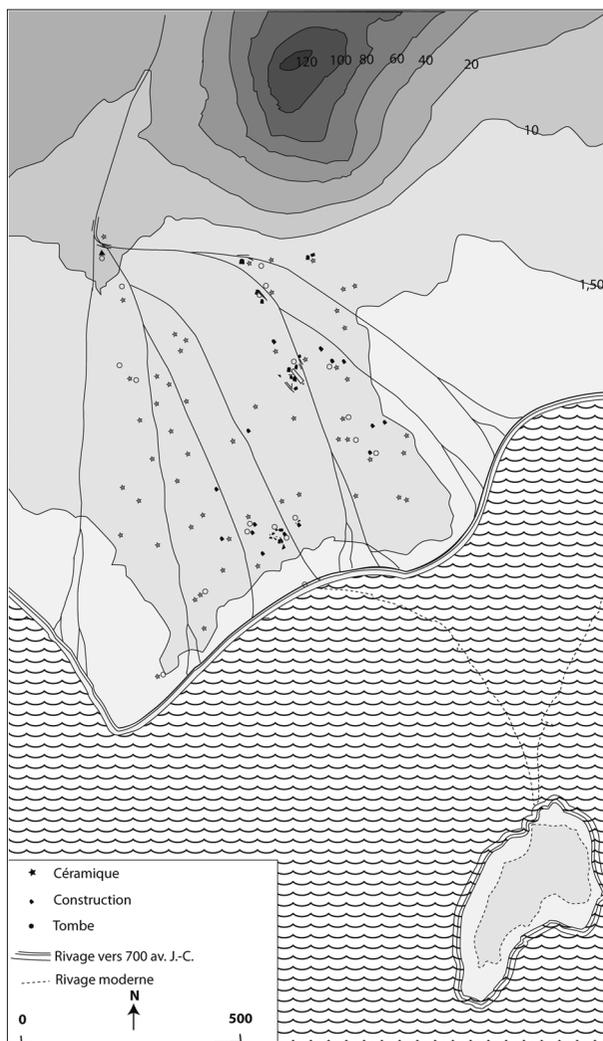


Fig. 1. Érétrie à l'époque géométrique (*Érétrie Guide* 2004, 20).

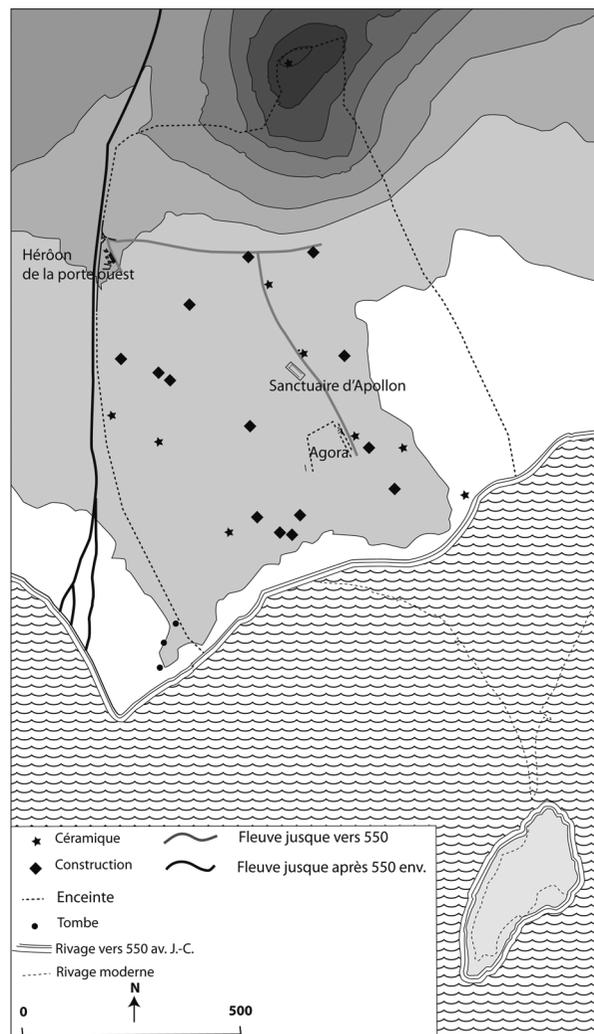


Fig. 2. Érétrie au VI^e s., redessiné d'après *Érétrie Guide* 2004, 26.

L'agora d'Argos (fig. 3 et 4)

Les fouilles de l'École française dans l'Agora d'Argos ont permis de connaître quelques-uns de ses monuments, mais les couches anciennes n'ont été rencontrées que dans de rares sondages, à l'intérieur d'un secteur assez circonscrit (fig. 4) : sous la tranchée de fondation de la Salle hypostyle (AQ73-74)¹⁵ et dans la moitié sud de AL 78¹⁶. Ce secteur était bordé au sud par une toute petite hauteur (entre 0,70 et 0,40 m de dénivellation) qui est l'un des seuls endroits où l'on ait trouvé des vestiges de l'époque géométrique, lesquels seraient des restes d'habitation. En dehors de ce petit secteur, la zone explorée par les fouilles était, selon les fouilleurs, "une vaste zone inondable qui ne pouvait être utilisée sans travaux de drainage importants"¹⁷. Son aménagement a été rendu possible par la construction d'un drain dont on a retrouvé le mur est sur une longueur de 8 m, avec une élévation conservée de 0,50 m (à l'endroit marquée EA sur le plan de la fig. 4). Il est construit en appareil polygonal dit "rustique", un type d'appareil que l'on rencontre souvent dans la première moitié du VI^e s. C'était une vaste construction dont la largeur atteignait, selon les fouilleurs, de 4 à 4,50 m. L'espace ainsi dégagé était bordé de

15. Pariente 1988, 709.

16. Pariente 1988, 707.

17. Pariente *et al.* 1998, 212.

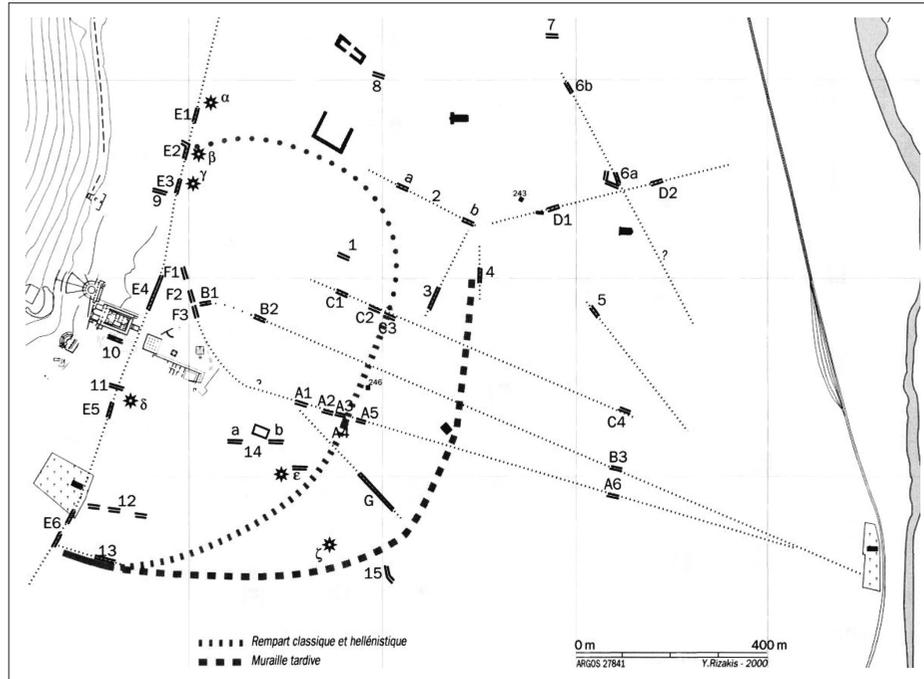


Fig. 3. L'agora d'Argos et le réseau des rues (d'après Marchetti 2000, fig. 2).

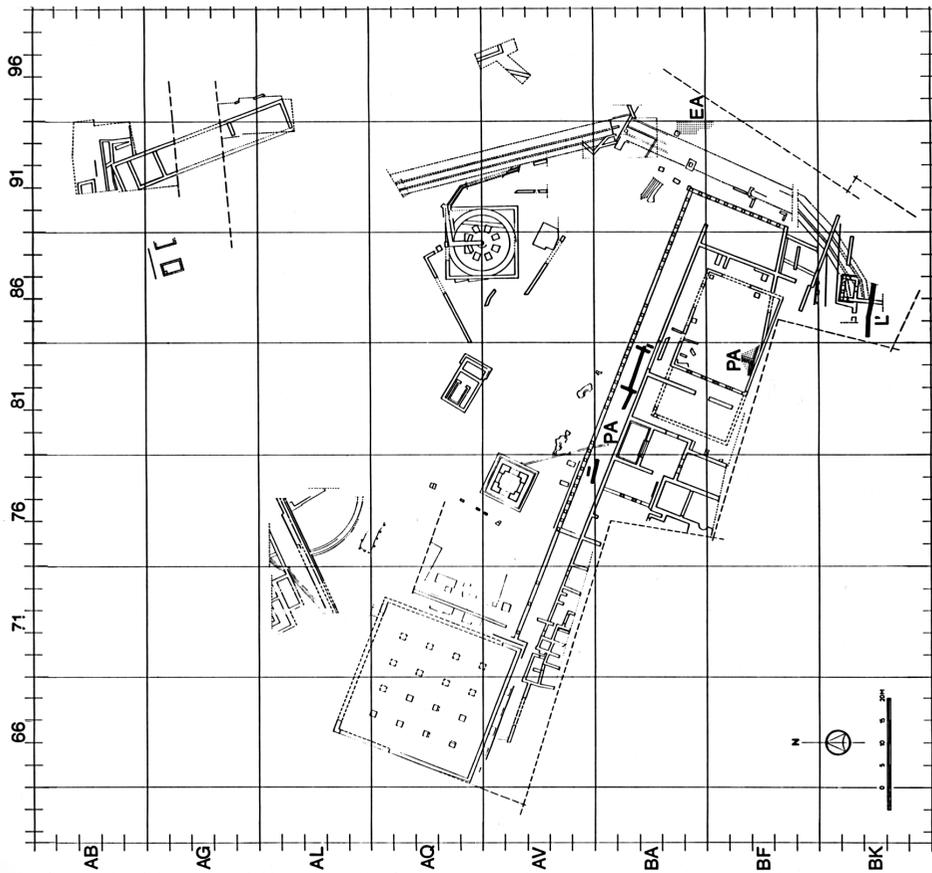


Fig. 4. L'agora d'Argos. Vestiges archaïques en traits noirs pleins (d'après Pariente *et al.* 1998, 228, fig. 2).

constructions qui n'ont laissé que de misérables vestiges au sud (notés PA et L'), mais suffisants pour y reconnaître les deux grandes orientations qui détermineront tous les grands programmes de construction de l'époque classique et qui présentent entre elles un angle de 12°.

On admettra donc que la partie nord-ouest de l'agora a été conquise sur une zone inondable grâce à des travaux d'assainissement. Toutefois, cela ne signifie pas que toute l'agora fût une création du VI^e s. En effet, les recherches de Pitéros et de Marchetti ont montré que la place publique s'étendait de façon considérable au sud est du drain (fig. 3)¹⁸. P. Marchetti considère que l'espace entre la salle hypostyle et le théâtre appartenait également à l'agora¹⁹. L'époque archaïque est surtout concernée par le site des xoana d'Hermès et d'Aphrodite signalés par Pausanias (2.19.6) près du kriterion/Dikasterion, et que Marchetti²⁰ propose de reconnaître dans une cache mise au jour entre la rue Gounari et le théâtre, datant de la fin du VI^e s. En effet, cette cache renfermait deux carapaces de tortue servant de caisses de résonance à des lyres qui pourraient avoir symbolisé les deux divinités. C'est là également qu'il situe le feu de Phoroneus, mentionné par Pausanias, en raison d'une série de "couches d'incendie" découvertes dans les niveaux archaïques, et aussi le sanctuaire d'Artémis Peitho. Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, séduisantes, mais risquées, la partie fouillée par l'École française ne représente qu'une partie de la place publique, à laquelle Pitéros attribue une forme polygonale, plutôt que celle d'un rectangle régulier. Les limites en sont données par le réseau des rues, que l'on commence à restituer (fig. 3)²¹. Ces rues, qui devaient délimiter un vaste secteur, appartenaient probablement à un réseau qui a préexisté à l'apparition de l'agora ou qui s'est mis en place en même temps qu'elle. Malheureusement, la partie est de la place n'étant connue que par de rares fouilles préventives, on ne dispose pas de repères chronologiques pour les phases anciennes. Il y a donc deux possibilités. Ou bien toute l'agora est une création datant, du moins pour ses premières phases, du VI^e s., ou bien un noyau plus ancien se trouvait plus au sud-est ou au nord-ouest, et la partie fouillée par l'École française n'a été annexée que dans un second temps. Quoi qu'il en soit, l'histoire de l'espace public argien est liée, comme celui d'Érétrie, à des travaux hydrauliques qui ont permis de dégager une zone encore vierge, que ce soit pour une création ou pour une extension.

Conclusion

Les agoras d'Érétrie et d'Argos montrent que, pour installer des espaces publics à vocation politique, on n'était pas toujours contraint de sacrifier des zones occupées, mais qu'on pouvait aussi les inclure dans un programme urbain plus large, en prévoyant l'assainissement de nouvelles zones. Existait-il, dans les secteurs non fouillés de ces agoras, des noyaux primitifs qui auraient été à l'origine des lieux déjà privilégiés ? L'avenir nous le dira peut-être, mais le cas semble peu probable dans le cas d'Érétrie. En tout cas, ces deux exemples sont exceptionnels. Tous les autres recouvrent des lieux déjà occupés.

LES ESPACES PUBLICS CONSTRUITS SUR DES NÉCROPOLES

Les sanctuaires installés sur des cimetières ne sont pas rares dans le mode grec archaïque, y compris parmi les sanctuaires extra-urbains, comme celui de Zeus Thaulios/Artémis Ennodia à Phères en Thessalie²². Les fouilles de l'Acropole d'Athènes elles-mêmes ont livré des tombes du Submycénien, installées dans les ruines des bâtiments mycéniens, et du mobilier funéraire couvrant tout l'âge du Fer ancien²³. Au Géométrique récent (760-700), un abondant lot de céramique à destination funéraire, notamment des vases du Dipylon avec représentations de *prothésis*, indique que l'Acropole continuait encore à accueillir des tombes²⁴. Nous présentons ici le sanctuaire de Nymphè, à Athènes, au pied de la colline de l'Acropole, du côté sud, et le petit sanctuaire de la porte de l'ouest à Érétrie, situé, comme le nom l'indique, près d'une entrée de la ville.

18. Piteros 1998 ; Marchetti 1993, 1994, 1995, 2000.

19. Voir surtout Marchetti 1995, 437-445.

20. Marchetti 1993 ; 2000, 274.

21. Sur ces rues, voir Marchetti 2000.

22. Voir Béquignon 1938.

23. Gauss & Ruppenstein 1998.

24. Gauss & Ruppenstein 1998, 30-41, voir notamment la planche V.

Le sanctuaire de Nymphè (fig. 5 et 6)

Le sanctuaire de Nymphè était délimité, du moins à partir de l'époque classique, par un péribole ovale, mesurant 12,50 x 10,50 m, qui remplaçait un autel plus ancien²⁵. Bien que cet enclos date, selon Miliadis, du second quart du v^e s., le sanctuaire était déjà actif du vii^e s. et le restera jusqu'au iii^e s. a.C. Une borne donne le nom de la divinité (fig. 6) : *Ἡὸρος ἱεροῦ Νύμφης* *Borne du sanctuaire de Nymphè*. Le mobilier, assez divers, est dominé par un important lot de loutrophores qui sont des vases servant au bain nuptial. Le sanctuaire était donc lié aux rites accomplis lors des mariages. Pourtant, un objet isolé, trouvé en contexte dans le sanctuaire, nous oriente dans une autre direction : une stèle portant un serpent en relief avec une dédicace à Zeus Meilichios. Le culte de cette divinité, surtout avec un serpent, présente des aspects chthoniens. Or, sous les niveaux du *hiéron*, s'étendait un vaste cimetière²⁶. La plupart des tombes datent de l'époque

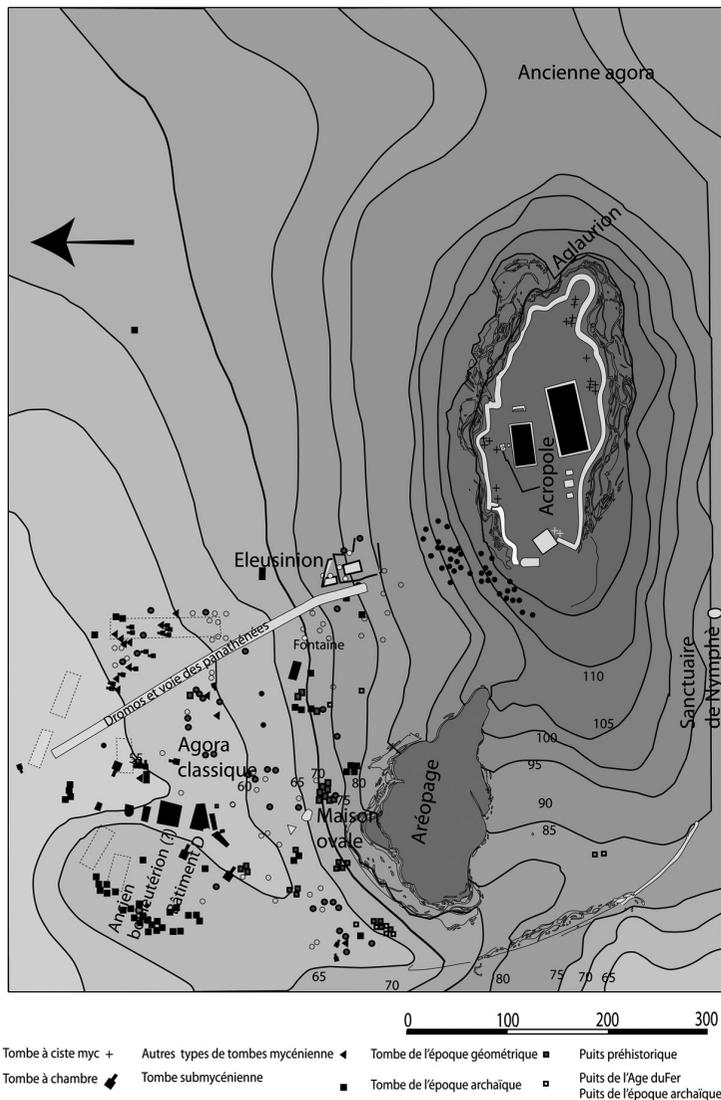


Fig. 5. Athènes, plan général, avec les puits et tombes, l'emplacement de la maison ovale, de l'Éleusinion et du sanctuaire des Nymphè (redessiné d'après Papadopoulos 2003, fig. 1.2).



Fig. 6. Borne du sanctuaire de Nymphè. Fin du v^e s. (d'après Travlos 1980, fig. 465. 3).

25. Les fouilles ont été effectuées par I. Miliadis (Miliadis 1955, 50-52 ; 1956, 262-265 ; 1957, 23-26). Voir aussi la notice de Travlos 1980, sv. Nymphè, 361, et celle de Bernardini & Marchianti dans Greco 2010, n°1, 41, et surtout la synthèse Brouskaris 2002.

26. Charitonidis Ser. I. 1973.

protogéométrique (X^e s.), mais les plus récentes du Protoattique (VII^e s.), soit juste avant les offrandes les plus anciennes. Faut-il lire la fondation du sanctuaire à la lumière des tombes qu'il a recouvertes ? On peut être tenté, mais force est de reconnaître que Zeus Meilichios n'est pas la divinité principale, que Nymphè n'est pas une héroïne et que le mariage n'évoque pas beaucoup les cimetières... S'il y avait une mémoire des tombes dans le culte, elle ne jouait donc qu'un rôle très secondaire, ne concernant que le culte à Zeus Meilichios. Nous considérerons donc que le sanctuaire a recouvert un cimetière, mais que les liens entre les deux contextes étaient, soit totalement absents, soit ténus, et qu'ils n'ont donc pas été déterminants dans le choix du site.

L'Hérôon de la porte de l'ouest (fig. 7)

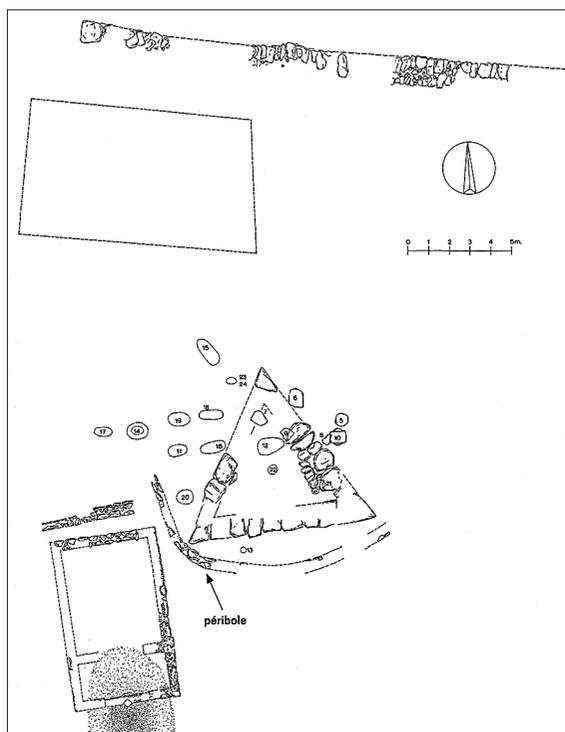


Fig. 7. L'hérôon de la porte de l'ouest à Érétrie (d'après Blandin 2007, pl. 56).

Si le cimetière du sanctuaire athénien de Nymphè était assez vaste, celui que les fouilles de C. Bérard à Érétrie ont permis de découvrir près de la porte ouest était de petite taille et réservé à des aristocrates²⁷. On y a mis au jour 7 incinérations et 14 inhumations. Le cimetière a accueilli des tombes jusque dans les années 680, période à laquelle il a été recouvert par un sanctuaire. On construit alors un mur incurvé, dont la fonction n'est pas clairement établie²⁸, et un petit enclos triangulaire dépourvu d'entrée. Ces sanctuaires dans lesquels il était interdit de pénétrer, les *abata*, prenaient souvent la forme d'un triangle²⁹. Ils étaient généralement consacrés à des héros, parce que le domaine consacré, lié à la mort, était sacré, mais impur, et qu'il fallait éviter les contacts³⁰. C. Bérard a donc interprété sa découverte comme un hérôon apparu sur la tombe d'un personnage important³¹. Il est difficile d'identifier une tombe en particulier, comme il a cherché à le faire, mais cette fois la lecture verticale du site paraît raisonnable, puisque la thématique de la mort est incluse dans la forme même du sanctuaire, que le cimetière et le lieu sacré se succèdent immédiatement, sans période intermédiaire, et que le triangle du téménos constitue une véritable mise en scène. On ignore toutefois si la communauté qui s'est approprié le terrain était la cité ou une entité plus petite comme un *génos*.

Conclusion

Ces deux exemples d'Athènes et d'Érétrie illustrent le cas d'un sanctuaire étendu (Athènes) et celui d'un sanctuaire étroit et fermé de tous côtés (Érétrie). La logique n'est pas la même. Dans le premier, le rapport entre le culte et le cimetière paraît ténu, le cimetière paraissant plus sacrifié que récupéré, tandis que dans le second, la relation est probable.

27. Bérard 1970, Bérard 1982 pour l'interprétation. Les données sur les tombes ont été revues par Blandin 2007, II, 35-58, voir aussi la synthèse du volume I, 167-168. Elle a notamment découvert qu'à l'emplacement de la tombe 23, il y avait une autre tombe appartenant à un adulte inhumé, ce qui porte à 20 le nombre de tombes (un enchytrisme a également été découvert à proximité, dans le sondage SWTor).

28. Ce n'était pas un ancien tumulus Bérard 1970, 56, peut-être une ancienne limite du cimetière, d'après Érétrie Guide, 174.

29. Sur les *abata*, voir Hellmann 2006, 178-179, qui souligne, pour certains cas, les limites de l'interdit.

30. Voir par exemple Sokolowski 1969, n°154. Ce texte est un règlement de Cos daté de la première moitié du III^e s. qui interdit aux prêtresses de Déméter de la ville et de l'Isthme de pénétrer dans l'*héroion*, afin de leur éviter la souillure.

31. Bérard 1982.

LES ESPACES PUBLICS CONSTRUITS SUR DES ZONES HABITÉES

S'il est des exemples de sanctuaires extra-urbains installés sur d'anciens sites abandonnés (par ex. Olympie, Héraion de Samos), il ne peut y en avoir, par définition, qui soient construits sur des habitations immédiatement antérieures à la fondation. En revanche, à l'intérieur des villes, le cas est bien attesté. Nous présentons ici quatre exemples : les sanctuaires de Déméter et Corè à Éleusis, d'Apollon daphnéphorion à Éréttrie et d'Apollon à Delphes. On distinguera les cas où la fondation elle-même s'est faite aux dépens d'habitations existantes (le premier, voire les deux premiers sites) et ceux pour laquelle nous ne pouvons observer que des phases d'extension ayant conduit à la destruction de maisons (les deux derniers sites).

Le sanctuaire de Déméter et Corè à Éleusis (fig. 8-10)

Les fouilles effectuées par Kourouniotis et Mylonas sous les niveaux de l'époque de Solon se sont révélés fructueuses³², mais ont donné lieu à un débat toujours actif. Elles ont fait apparaître des structures remontant à l'Age du Bronze moyen, puis à l'époque mycénienne, avec deux phases distinctes (fig. 9) : l'HR II (1500-1400) et l'HR III B (XIII^e s.), enfin des murs et des couches datant du milieu et de la fin du VIII^e s. Lors de la première phase mycénienne, on édifia une salle avec un vestibule d'entrée accessible par un perron dominant une terrasse située nettement plus bas (B). Lors de la seconde phase, on aurait construit un ensemble de trois pièces (B1-B3), toujours accessible par le perron. Là aussi, les sirènes de la lecture verticale ont répandu leur charme, mais dans le sens inverse des autres cas : on a cherché à expliquer les vestiges les plus anciens par les plus récents. Ainsi, les fouilleurs ont interprété les murs mycéniens très lacunaires, comme les restes d'un temple entouré d'un péribole dont ils proposaient un plan restitué. Cette position a été reprise récemment par

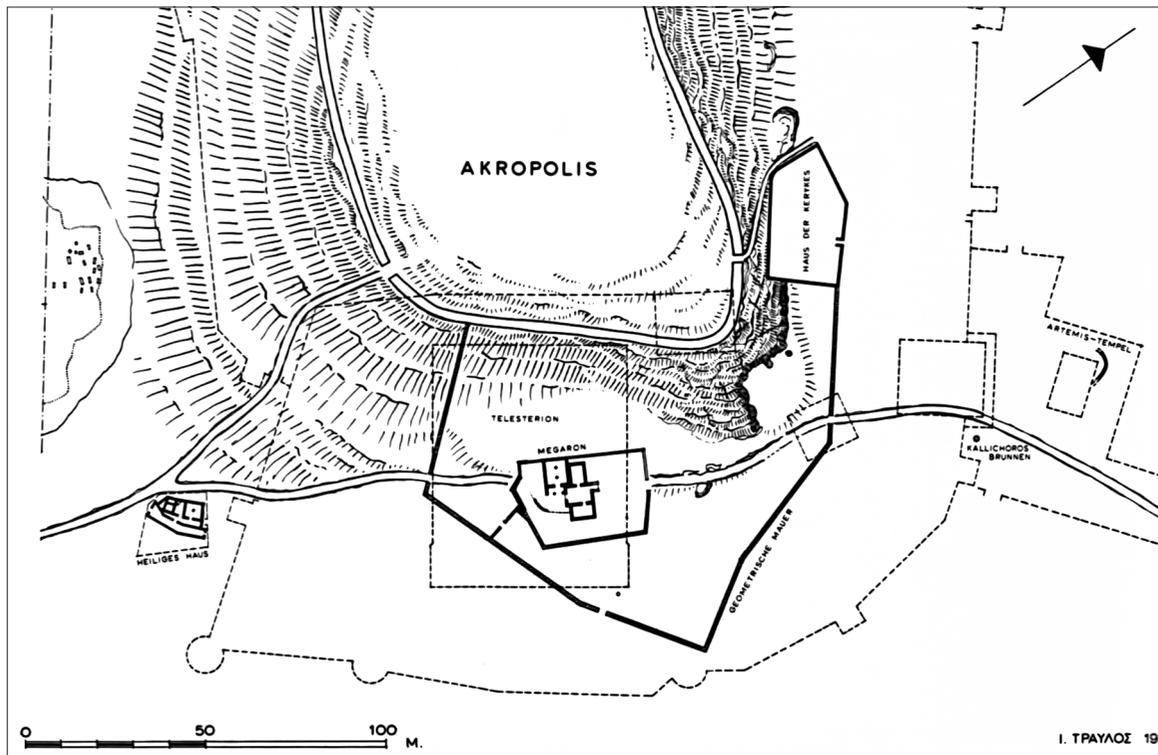


Fig. 8. Plan général du sanctuaire de Déméter et Korè à Eleusis (d'après Travlos 1988, fig. 115).

32. Kourouniotis & Mylonas 1933 ; AD 13 (1930-1931, paru en 1933) Παράρτημα, 17-30; Mylonas 1947, 30-35, bibliographie antérieure n. 3 ; Mylonas 1961, 38-49 ; Travlos 1983.

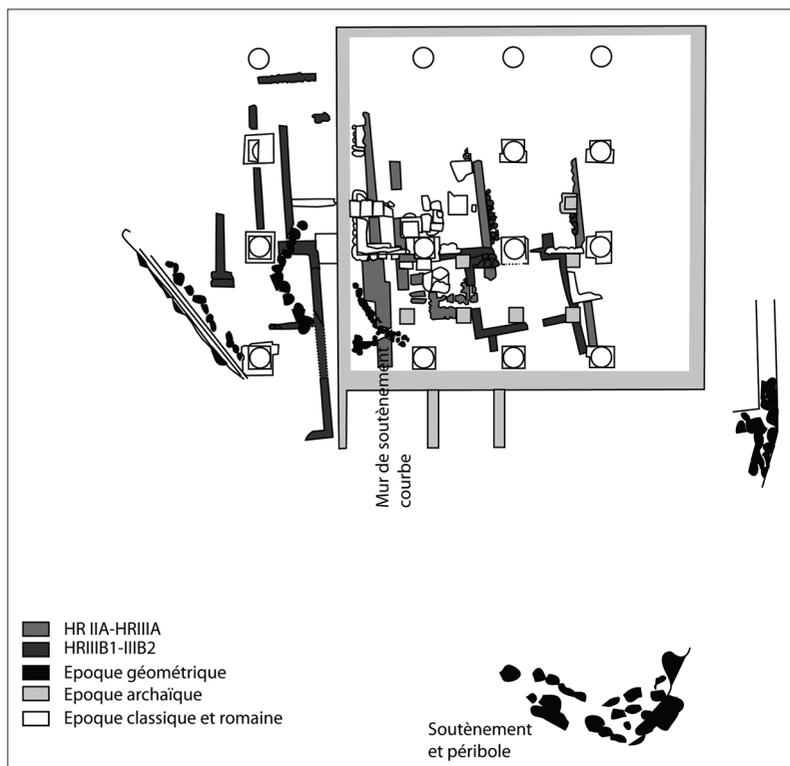


Fig. 9. Les vestiges des époques mycénienne et géométrique sous le Téléstérion. Redessiné (d'après Cosmopoulos 2003 et Mylonas 1947).

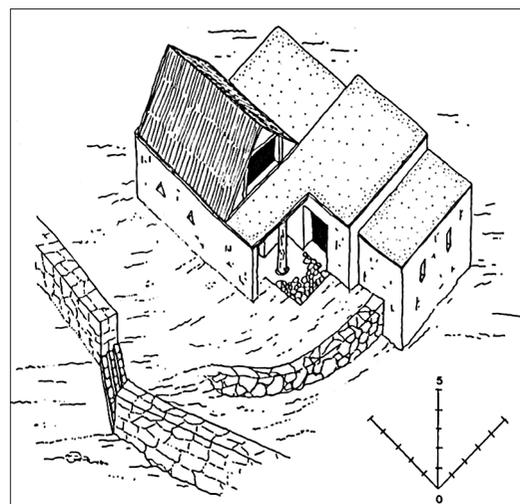


Fig. 10. Téléstérion. Essai de restitution (d'après Mazarakis Ainian 2000 fig. 262).

Cosmopoulos³³. Une autre interprétation a été proposée par I. Travlos³⁴ qui préférait voir dans la construction, plutôt qu'un temple, l'habitation d'un "chef du génos des Eumolpides, un des plus anciens *géné* d'Éleusis". Le site serait ensuite devenu un sanctuaire. Les deux hypothèses font remonter la première phase du téléstérion à l'époque mycénienne. Au contraire, P. Darcque³⁵ avait montré la fragilité de la théorie d'un temple mycénien, proposé de voir dans les ruines de l'âge du Bronze des habitations et renoncé à compléter les lacunes du péribole. Il a suggéré, prudemment, de dater les salles B1-B3 de l'époque géométrique, à cause de deux anses trouvées à dix centimètres au-dessus du niveau du sol. Il faut également tenir compte, à cette époque, d'un mur de soutènement, que l'on a daté du milieu du VIII^e s. et qui permettait d'élargir l'ancien perron à une terrasse beaucoup plus vaste, dont la présence paraît logique (mais pas totalement indispensable), devant les pièces B1-B3. Mazarakis Ainian³⁶, qui a eu accès à une documentation inédite, reprend en grande partie les hypothèses de Darcque (fig. 10). Il voit dans les trois pièces B1-B3, non pas une création du VIII^e s., mais un second état, datant de cette époque géométrique, d'une première construction de l'époque mycénienne. Une période d'abandon aurait séparé les deux phases d'occupation. Que le bâtiment ait été agrandi ou réoccupé au VIII^e s., il n'en constitue pas moins une habitation. Or, à la fin du VIII^e s., on construisit un grand mur de péribole qui transforma l'ensemble du secteur en un espace enclos, très probablement le premier état du sanctuaire. L'hypothèse Darcque/Mazarakis Ainian n'est pas tout à fait certaine, car on ne peut écarter la possibilité que les deux anses appartiennent à un autre type d'occupation que domestique, par exemple une voie de circulation sur les maisons, mais elle est la plus acceptable. Si on la suit, nous aurions la fondation d'un sanctuaire par-dessus des habitations que l'on aurait détruites pour lui céder la place.

33. Cosmopoulos 2003.

34. Travlos 1983.

35. Darcque 1981.

36. Mazarakis Ainian 1997, 149.

Le sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros à Éréttrie (fig. 1 et 11)

Les fouilles des années 60, puis leur reprise dans les années 90, ont permis de connaître les états antérieurs au grand temple construit dans le dernier quart du VI^e s. et probablement incendié par les Perses lors de la première guerre médique, en 490 (fig. 11)³⁷. Au milieu du VIII^e s., tout l'espace du sanctuaire était occupé par une série de constructions ovales (n°5), ou absidiales (1, 9, 150). Les bâtiments prenaient place à l'intérieur d'espaces enclos : des périboles. Mais, dans l'univers eubéen, les enclos entourent fréquemment des domaines privés, des *oikoi*, comprenant des habitations, parfois des ateliers et des petits sanctuaires³⁸. Le parallèle le mieux connu est le site de Skala Oropos en Béotie, sans doute une colonie éréttrienne³⁹. Il y a donc des chances que ces ensembles soient de nature domestique. Le sanctuaire pourtant fonctionnait déjà, mais la seule construction que l'on puisse lui attribuer avec une certaine assurance est l'autel circulaire (12). Le bâtiment 150, qui est tourné directement vers ce dernier, avait peut-être aussi une fonction religieuse. Selon Mazarakis Ainian⁴⁰, les sanctuaires urbains ne sont pas apparus avant la seconde moitié du VIII^e s. Ils émaneraient des activités cultuelles accomplies par les aristocrates dans leurs demeures ou dans la cour de leur *oikos*. Cette interprétation rend bien compte des vestiges découverts à Éréttrie, même si elle reste hypothétique. Quoi qu'il en soit, l'impression générale est que le culte est apparu au sein d'un quartier occupé par des habitations et même des ateliers. À la fin du VIII^e s., la situation se clarifie, puisqu'on construisit un grand temple (n°2), bouleversant tout le système des périboles en place et occasionnant la destruction des bâtiments 1 et 9. L'impression que donne cette évolution est qu'on a démoli des maisons pour laisser la place au sanctuaire. Le bâtiment 150 a été épargné, ou plus exactement reconstruit, sans doute parce qu'il avait déjà, ou prenait désormais une fonction dans le rituel. Il se peut que le mur 10 ait servi à délimiter un premier état du sanctuaire. Ce dernier s'est ensuite élargi, tandis qu'on reconstruisit le temple au VII^e s., puis de nouveau vers la fin du VI^e s., avec un programme beaucoup plus monumental. Toutefois, on ne connaît pas, pour ces époques, les limites du téménos.

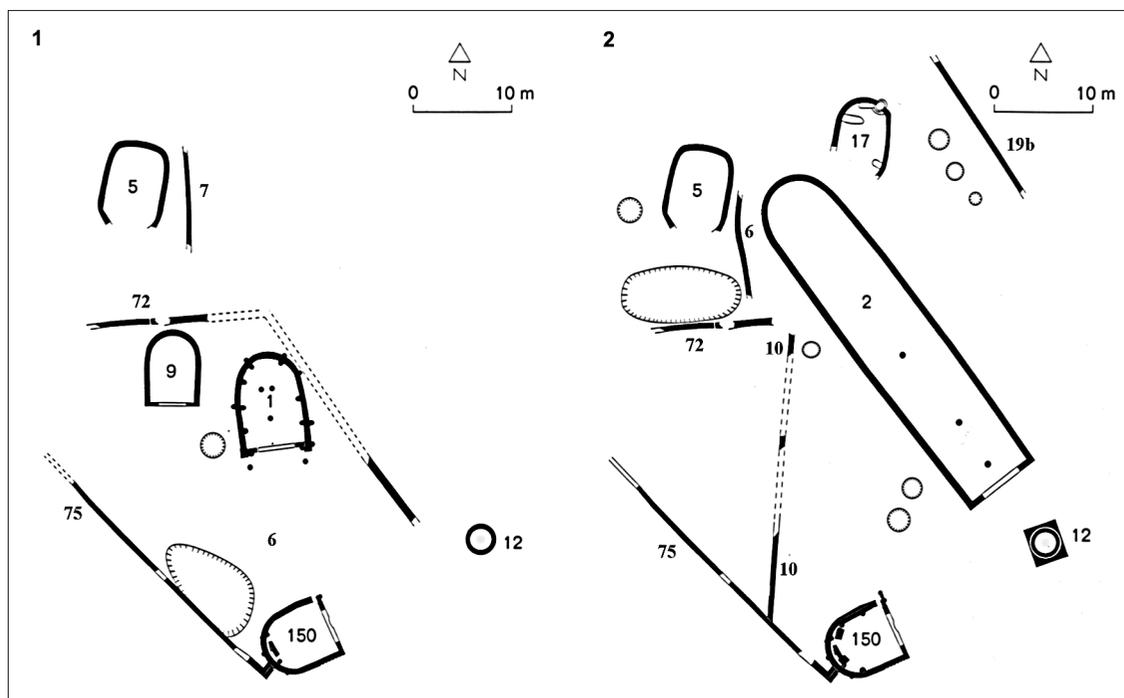


Fig. 11. Sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros à Éréttrie. 1. Vers 750 ; 2. Seconde moitié du VIII^e s. (d'après Blandin 2007, pl. 161, 1 et 2).

37. Pour les fouilles anciennes, voir surtout Auberson 1968 ; Bérard 1971, pour les fouilles récentes Verdan 2002. Voir les synthèses d'Éréttrie. *Le Guide*, 228-229, le catalogue de l'exposition *Ερετρία. Ματιές σε μια αρχαία πόλη*, 239-251 et la synthèse de Blandin 2007, 163-164 et 166-167 (avec toute la bibliographie antérieure). Une partie de la céramique est publiée dans Verdans *et al.* 2008. Voir aussi les propositions de Mazarakis Ainian 1997 ; 2002. Pour l'architecture du bâtiment 1 (anciennement identifié comme le premier temple), voir Coulson 1988.

38. Mazarakis Ainian 2002.

39. *Ibid.*

40. Mazarakis Ainian 1997 ; Mazarakis Ainian 2006, 185.

Le sanctuaire de Déméter et Corè à Éleusis est un exemple de sanctuaire qui semble se substituer à un habitat antérieur, avec, dans l'historiographie de la question, une tentative pour interpréter le passage de l'un à l'autre en terme de filiation originale. Dans le cas du sanctuaire d'Apollon à Érétie, l'impression est plutôt qu'un lieu sacré très localisé entre des habitations s'est transformé en un sanctuaire recouvrant toute l'aire jusque-là habitée. Dans les exemples qui suivent, les développements se font aussi à partir d'un noyau central, mais les phases d'extension se laissent restituer de façon bien plus claire.

L'Éleusinion de la cité à Athènes (fig. 5, 12 et 13)

Sur la pente nord de l'Acropole d'Athènes, à proximité de l'agora, se trouve un sanctuaire consacré aux divinités éleusiennes : Déméter et Corè⁴¹. Dans la première moitié du ^{ve} s., on y édifia un temple consacré à Triptolème. Les liens entre le sanctuaire d'Éleusis et l'Éleusinion de la cité étaient étroits, puisqu'à l'occasion des mystères, une procession partait d'Éleusis pour transporter des objets sacrés jusqu'à l'Éleusinion et repartait pour les rapporter dans leur sanctuaire d'origine⁴². Ces sanctuaires sont représentatifs de ces cultes qui permettaient de relier la ville à différentes parties de son territoire que

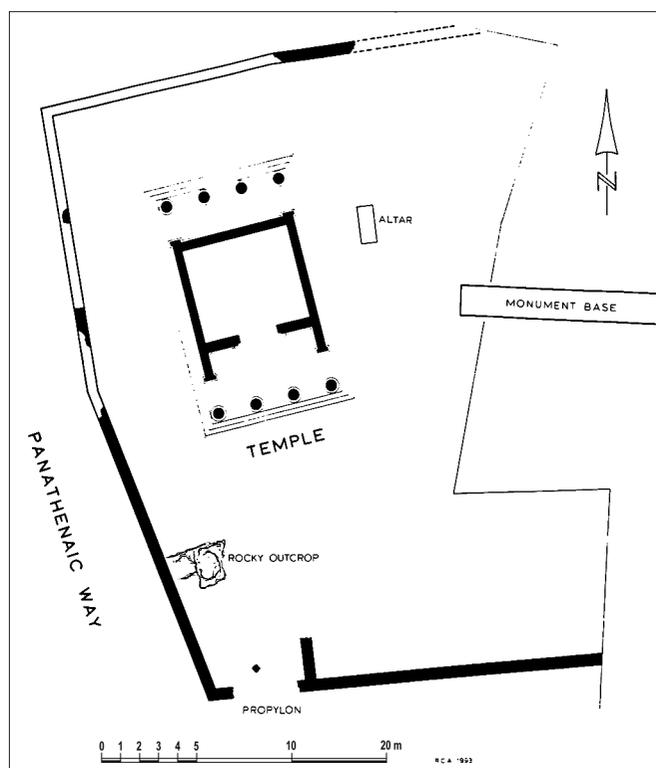
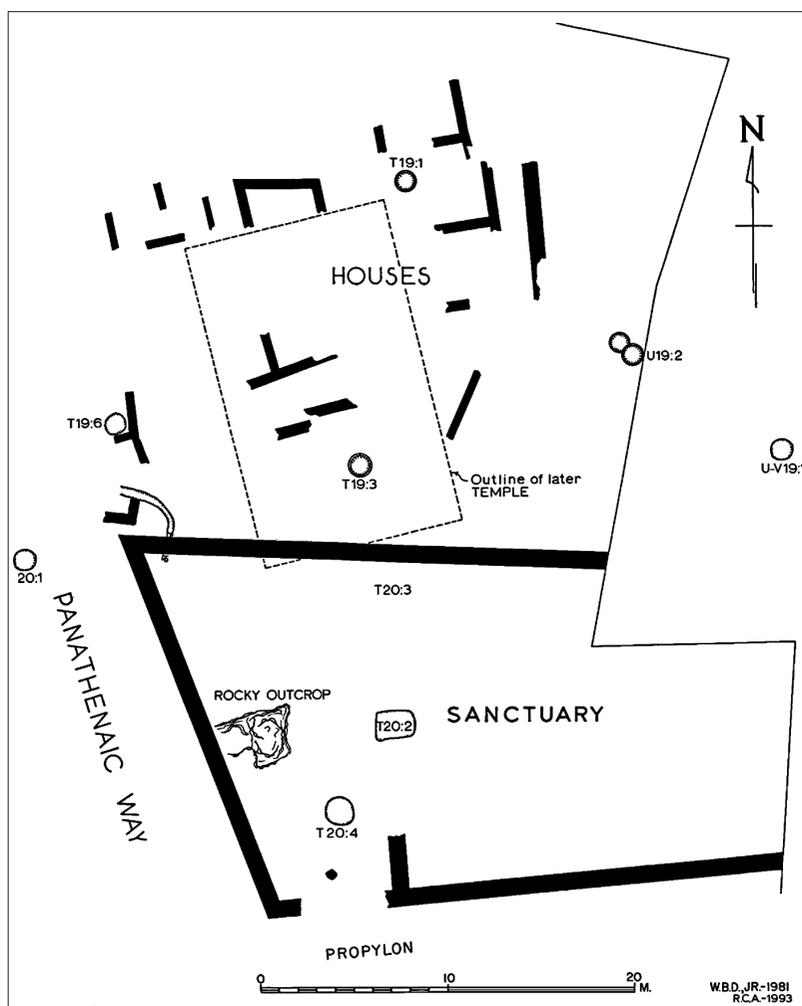


Fig. 12. L'Éleusinion d'Athènes au début du ^{ve} s. (d'après Miles 1998, 24, fig. 4).

Fig. 13. L'Éleusinion d'Athènes vers 450 (d'après Miles 1998, 58, fig. 8).

41. Miles 1998.

42. *Ibid.*, 21-22 avec le détail de la discussion, notamment le problème de l'*Hymne* homérique à Déméter. Cette procession exprime le lien entre Athènes et les différentes villes de son territoire, réunies dans une unité politique grâce au synœcisme. On peut donc faire la relation avec les *synoikia*, les fêtes célébrant le synœcisme dès l'époque de Solon au moins. Sur les *synoikia* et le synœcisme, voir Luce 1998.

le synœcisme avait finalement réunies dans un même état. Grâce à la publication de Miles⁴³, on peut reconstituer les phases d'extension du téménos. Ce dernier s'étendait sur deux, voire trois terrasses, la dernière ayant peut-être été annexée au sanctuaire à l'époque romaine. Le culte est apparu sur celle qui se situe le plus haut sur la pente. Les premiers témoignages se limitent à des reblais contenant une céramique datant de la fin du VIII^e s. et principalement du VII^e s., ainsi que des figurines de terre cuite, qui sont la marque la plus incontestable du démarrage du culte⁴⁴. Au début du VI^e s., on construisit un premier péribole qui entourait la terrasse supérieure (fig. 12). Une élévation du rocher était peut-être le *Lithos*, la Pierre, que désigne une borne inscrite tardive⁴⁵. À cette époque, la terrasse moyenne était encore occupée par des maisons dont on a retrouvé d'abondants vestiges : 19 tronçons de mur, des briques de terre crue, des sols, des trous de poteau et des puits⁴⁶. Vers 500, le *téménos* a été étendu à la terrasse moyenne, les maisons détruites et le péribole reconstruit afin d'englober les deux terrasses (fig. 13). Enfin, on installa, dans la partie nouvellement annexée, des fondations sur lesquelles on aurait élevé, après une courte phase d'interruption des travaux selon Miles, un temple, dans le second quart du V^e s.

Le sanctuaire d'Apollon à Delphes (fig. 14-15)

Le cas de Delphes reproduit, sur une échelle plus vaste, les évolutions de l'Éleusinien de la cité, mais rappelle, pour ses origines, le sanctuaire d'Apollon Daphnéphorion d'Érétrie. Un village mycénien, installé dès le XVI^e s. a.C., occupait la moitié orientale du futur sanctuaire d'Apollon, et la zone qui sépare ce dernier de la source Castalie, à l'est du site⁴⁷. Ce village a continué sa vie sans solution de continuité jusqu'au VII^e s. p.C., mais a laissé peu de traces pour les XI^e-IX^e s. a.C. Il a connu une nouvelle floraison au VIII^e s., contemporaine de l'apparition des premières offrandes⁴⁸. À cette époque, des maisons privées peuplaient tout l'espace du futur sanctuaire, y compris sous la rampe du temple classique, et se répandaient vers l'ouest, au-delà du téménos, tout comme à l'est, vers la fontaine Castalie. C'est donc au sein d'un village que le culte d'Apollon est apparu. Le temple du VIII^e s. n'a pas été découvert, mais il est signalé par Homère qui évoque l'oracle et la richesse de dieu (*Illiade*, 9.401-405 ; *Odyssée*, 8.79-81)⁴⁹. Les premières offrandes en bronze indiquent que le culte était actif à partir du 800⁵⁰. On peut penser qu'à cette époque le temple avait l'aspect d'une maison parmi les autres, comme pouvait l'être le bâtiment 150 à Érétrie.

Si l'extension du sanctuaire au VII^e s. est mal définie, on sait que l'on construisit un nouveau temple vers 675, connu grâce à quelques éléments de sa toiture⁵¹, et qu'on montrait la pierre que Kronos avait rejetée après l'avoir avalée, la prenant pour son dernier né⁵². Au cours du VI^e s., on se préoccupa d'étendre le domaine du dieu et d'en fixer les limites de façon claire⁵³. On construisit ainsi un premier péribole dans années 575 (fig. 15), à la suite de la première guerre sacrée, alors que s'installait l'amphictionie, désormais responsable de la construction des temples et périboles. C'est donc elle qui est à l'origine de ce programme architectural, conçu pour accompagner l'institution des *pythia*, la consécration de la plaine et l'organisation ou la réorganisation de la fête du septérion. La réalisation de ce vaste programme provoqua la destruction d'une première série de maisons (fig. 15). En 548, l'incendie du temple amena les amphictions à lancer un second programme qui prévoyait l'élargissement du téménos de 13,20 m (sauf au nord ?), la construction d'un nouveau péribole et l'édification

43. Miles 1998.

44. *Ibid.* 16-18.

45. *Ibid.* 20.

46. *Ibid.*, 28-31.

47. Müller 1992. Pour la discussion sur l'origine du culte, qui devrait remonter à l'époque mycénienne selon certains, à l'époque géométrique pour d'autres, voir, outre Müller 1992, Rolley 1978, 138-145 ; Bommelaer 1991, 14-19 ; Luce 2008, 123-126, Rolley 2003. Rolley 2003 défend l'idée que le sanctuaire s'est développé sur une interprétation religieuse de la déclivité bordée par un grand mur de terrasse mycénien découvert sous le temple. Pour ma part, j'ai proposé de chercher l'origine du culte à Castalie plutôt que sur le site du sanctuaire d'Apollon. Mais cette reconstitution relève peut-être autant (ou plus ?) de la psychologie historique que d'une reconstitution des phases historiques réelles, car c'est dans les consciences antiques que la confusion (voire la synthèse) entre Castalie et le sanctuaire d'Apollon s'est produite.

48. Voir Luce 2008 qui contient, outre la description des trouvailles faites dans l'Aire du pilier des Rhodiens (niveaux d'habitat du XII^e au début du VI^e a.C.), une présentation générale des maisons des époques géométrique et archaïque (p. 85-94).

49. Sur Delphes et Homère, voir Luce 2010, 33-35.

50. Rolley 1977, 134-142.

51. Le Roy 1967, 121-128. Sur le VII^e s. à Delphes, voir maintenant la thèse inédite d'H. Aurigny : Aurigny 2010.

52. La pierre est mentionnée par Hésiode (*Théogonie*, v. 498-500) et Pausanias (10.24.6-7) qui la situe quelque part au nord du temple au-dessus du péribole de Néoptolème, lequel se trouvait à droite en sortant du temple. Voir Luce 2008, 112.

53. Pour l'histoire des périboles de Delphes, les extensions du sanctuaire et la contextualisation historique, voir Luce 2008, 98-111. Pour le tracé et l'architecture des périboles, on complètera maintenant par Bommelaer 2011.



Fig. 14. Le sanctuaire d'Apollon à Delphes à l'époque archaïque avec les maisons des villages des époques mycénienne et géométrique (d'après Luce 2008, dépliant 2).

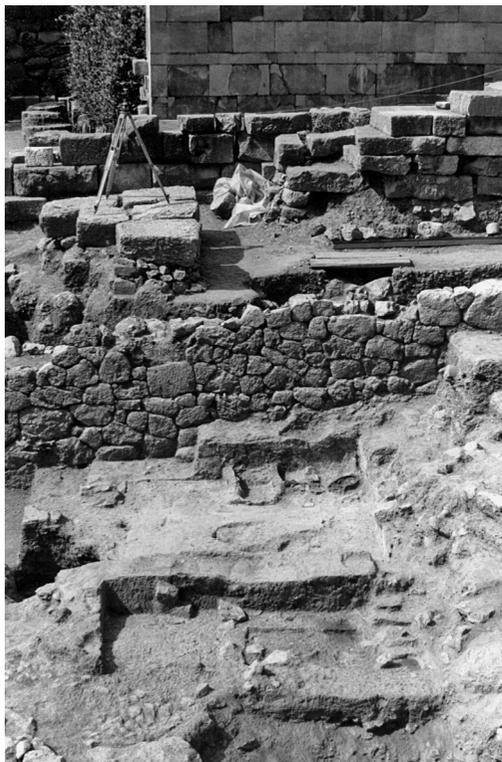


Fig. 15. Delphes. L'aire du pilier des Rhodiens. Le péribole I et, en dessous, la Maison rouge (vers 620-580) (cl. J.-M. Luce).

d'un nouveau temple, sur une impressionnante terrasse maintenue par un mur dont la partie inférieure était polygonale à joints courbes. Ce nouvel élargissement provoqua la destruction d'une seconde série de maisons.

Conclusion

La comparaison entre Delphes et Érétrie paraît éclairante pour les tout débuts du sanctuaire, où le sacré fait son irruption au milieu d'un habitat, constituant un point d'ancrage à partir duquel le *téménos* s'est développé en mordant sur la zone habitée. On remarquera la relative synchronie des deux sanctuaires. La comparaison entre Delphes et l'Éleusinion de la cité vaut pour le VI^e s., avec dans les deux cas des sanctuaires délimités par des murs d'enceinte et des phases d'extension bien marquées, liées à des projets de (re)construction du temple réalisés aux dépens de l'habitat environnant.

LES ESPACES PUBLICS CONSTRUITS SUR DES ZONES MIXTES

Les espaces publics sur lesquels nous avons porté notre attention recouvraient d'anciens cimetières ou des habitations. Mais l'urbanisation du monde grec n'a pas connu partout, pendant l'âge du Fer et l'époque archaïque, une délimitation nette entre le domaine des morts et celui des vivants. Toute une partie du continent, mais aussi certains sites d'outre-mer comme Milet en Asie Mineure, se caractérisent par l'adoption d'un type d'urbanisation qu'on peut appeler à "habitat discontinu"⁵⁴. Ces habitats se caractérisent par une ville qui s'étend dans la plaine, avec des maisons distantes les unes des autres, généralement construites sur des plans absidiaux ou ovales. Souvent, mais pas toujours, l'habitat s'étale autour d'une acropole servant de site refuge en cas de danger. S'il existait dans ces sites des cimetières communautaires, ils étaient loin d'avoir l'exclusivité, et pendant tout l'âge du Fer et le début de l'époque archaïque, les habitants pouvaient choisir d'enterrer leurs morts dans des terrains leur appartenant ou dont ils avaient l'usufruit, à proximité de leurs maisons. Nous présentons une série de cinq espaces publics qui se sont ainsi développés sur des zones mixtes où l'on rencontre des tombes et des habitations. Il s'agit d'abord de deux petits sanctuaires : la Maison sacrée à Éleusis et la Maison ovale à Athènes ; puis de réalisations beaucoup plus ambitieuses : l'Agora d'Athènes, le sous-sol du Forum de Corinthe et le cas, moins bien documenté pour l'âge du Fer, du sanctuaire d'Apollon à Délos.

La Maison sacrée d'Éleusis (fig. 8, 16 et 17)

Le site de la Maison sacrée se trouve à une centaine de mètres au sud-est du téléstérion (fig. 8)⁵⁵. Au-dessus des niveaux de l'époque mycénienne (A1-2, Γ1-4), on a mis au jour un bâtiment de l'époque géométrique (B1-3) qui a été nommé mégaron, parce qu'il comporte, comme celui du téléstérion, un vestibule d'entrée (fig. 16). Devant le mégaron, à l'ouest, on a découvert une tombe sous tumulus, qui contenait le corps d'un homme d'une trentaine d'années (fig. 17). Le bâtiment et la tombe étaient sans doute déjà accessibles par une voie qui conduisait vers le site du futur téléstérion. Cet ensemble que représentent le mégaron et la tombe précède la construction, vers la fin du VIII^e s., d'une maison, de l'autre côté de la voie. Cette maison, qui prit place sur une terrasse, présente un plan allongé, avec un long espace, portique ou sorte de long vestibule fermé, donnant accès à quatre pièces, dont la troisième en partant du nord-est est subdivisée en deux et a livré des vases pleins de cendres. C'est la dite "Maison sacrée". D'après les fouilleurs, on aurait rempli les vases avec des cendres recueillies parmi les restes de sacrifices dont les traces ont été identifiées à proximité de la tombe. On aurait donc construit la maison pour des prêtres afin qu'ils accomplissent les rituels d'un petit sanctuaire apparu autour de la tombe. La maison a été détruite au cours du VII^e s. et remplacée par un sanctuaire se développant autour d'un autel, situé à proximité de l'ancienne tombe. Au début du VI^e s., on édifia un premier *naiskos* mesurant 4,50 x 5 m et s'ouvrant

54. Exemples avec Acropole : Athènes, Érétrie, Argos, Corinthe ; sans acropole unificatrice, mais avec la dispersion des maisons dans la plaine et des plans à murs courbes sur les petits côtés : Mitrou, Kynos, Halos, Lefkandi, Milet. On trouvera pour la plupart de ces sites les plans et les informations nécessaires dans Mazarakis Ainian 1998. On complètera avec les références suivantes. Pour Athènes, voir les plans associant les tombes et les traces d'habitat de l'âge du Fer, dans Morris 1987, fig. 17-18 (reproduits ici fig. 16 et 17) ; pour Érétrie : Mazarakis Ainian 1987, Érétrie Guide 2004, 21-26 ; pour Argos : Pariente & Touchais 1998 ; pour Corinthe : Williams 1971 ; pour Mitrou : Van De Moortel & Zahou 2003-4, voir aussi BCH 2009, "Chronique des fouilles", notice 1359 ; pour Kynos : Dakoronia 2003 et Kounouklas 2009 ; pour Halos : Malakazzioti & Mousioni 2004 ; pour Lefkandi, voir la bibliographie complète sur le site : <http://lefkandi.classics.ox.ac.uk/publications.html> ; Milet : Lang 1996.

55. Kourouniotis 1938 ; Kourouniotis & Travlos 1938 ; Travlos 1983. La documentation inédite des archives Travlos a été réexaminée par A. Mazarakis Ainian auquel on doit maintenant l'étude fondamentale sur ce sanctuaire et son histoire (Mazarakis Ainian 1999).

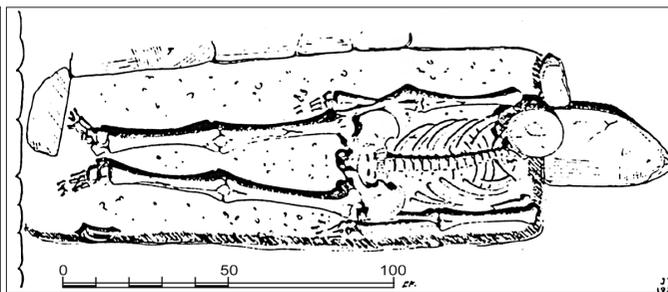
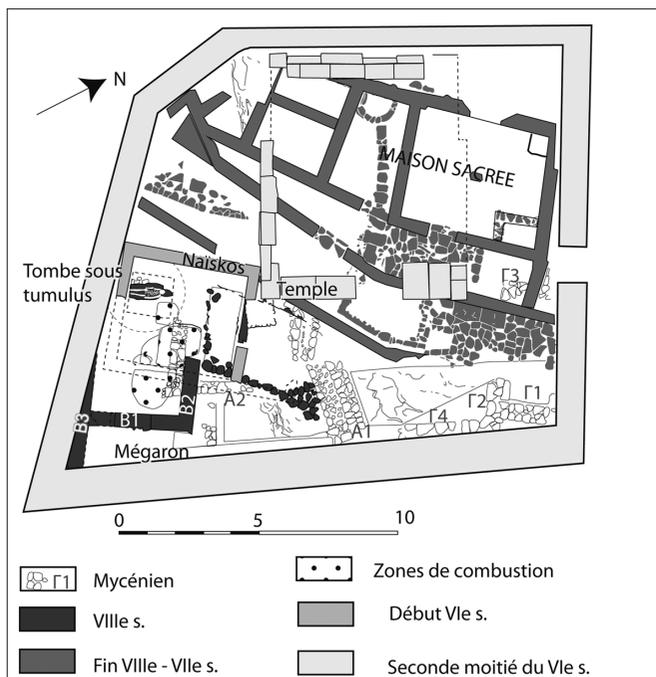


Fig. 16. La Maison sacrée d'Eleusis, avec le sanctuaire archaïque édifié dessus (d'après Travlos 1999, fig. 1 et Mazarakis Ainian 2000, fig. 264).

Fig. 17. Maison sacrée. Tombe (plan par Travlos, publié par Mazarakis Ainian 2000, fig. 266).

vers le nord-est. D'après Travlos, il aurait servi aux thesmophories⁵⁶. À l'époque de Pisistrate, l'ensemble a été entouré d'un péribole et un temple plus important a été construit au milieu du téménos. Le mobilier, qui comportait notamment de nombreuses figurines féminines, était clairement votif. Pour notre part, l'interprétation des vases remplis de cendres comme les témoignages d'un rituel nous paraît mal fondée. Un incendie expliquerait mieux des cendres et charbons de bois qui ne faisaient pas que remplir les vases, mais recouvraient une pièce entière.

Au total, nous avons ici un nouveau témoignage de la cohabitation des tombes et des habitations pendant l'âge du Fer et le début de l'époque archaïque. On a tenté une double lecture verticale. La tombe serait à l'origine d'un culte héroïque qui se serait transformé en culte d'une autre nature (Travlos, Mazarakis Ainian), peut-être à une divinité féminine. La maison aurait été un lieu de culte (Kouroniotis, Mylonas), avant d'être recouverte par le sanctuaire. Nous aurions donc là une double préparation à l'émergence d'un téménos enclos. Mais ces interprétations sont très incertaines. Un culte funéraire a, certes, pu se développer sur le tumulus, mais les figurines indiquent plutôt une divinité féminine. Les cendres de la maison ne s'expliquent pas nécessairement par une activité cultuelle. Quant aux occupants, on ne peut savoir s'ils étaient des prêtres ou non. Au total, il n'est pas certain que le développement du sanctuaire ait été prédéterminé par ce qu'on faisait sur son site avant sa fondation.

Le site de la Maison ovale à Athènes (fig. 5 et 18)

Le sanctuaire de la Maison ovale à Athènes est assez proche de l'exemple précédent. Ce site, qui se trouve au pied de l'Aréopage, près de la bordure sud de l'agora classique, a été fouillé en 1932 par D. Burr⁵⁷. Les vestiges les plus anciens remontent au Géométrique Ancien 1 (900-875 a.C. environ). Il s'agit d'une tombe d'enfant de 4 à 6 ans⁵⁸. Au-dessus, on a identifié une couche qui date encore du Géométrique ancien. L'ensemble a été recouvert par une construction de plan ovale mesurant 11 m x 5 m et datant du Géométrique récent (760-700). Elle contenait un sol en terre battue qui a été repéré dans l'abside ouest et dans la moitié est, un foyer situé un peu à l'est du centre et une banquette le long du mur nord. Elle était

56. Travlos 1988, 93.

57. Burr 1933, voir maintenant la notice de G. Marginesu dans Greco 2010, n°2, 8, qui ne prend pas position dans la discussion, mais donne une bibliographie à laquelle il convient d'ajouter Antonaccio 1995 et Bohringer 2001.

58. Pour la datation, voir Coldstream 1968, 399. Mobilier : trois cœnochoès, un skyphos, une chaussure en terre cuite, la base moulurée et conique d'un grand vase ouvert et quelques fragments d'un bol modelé à décor incisé.

associée à du mobilier domestique, notamment une meule. À l'extérieur de la construction, on a mis au jour d'autres murs, notamment les murs EE et AA. Contre AA, qui vient buter contre la maison elle-même, on a découvert une œnochoè et des briques de terre crue tombées de l'élévation. Les deux murs sont associés à des lambeaux de sol extérieur et délimitaient sans doute une cour ou une voie de circulation. La construction ovale était elle-même recouverte par une couche de destruction contenant des briques de terre crue effondrées. Au-dessus de ces niveaux, s'étendait un remblai contenant une grande quantité de céramique et d'objets typiquement votifs, comme des figurines en terre cuite. Une fine couche cendreuse recouvrait l'ensemble. D'après D. Burr, la terre qui constituait le remblai proviendrait du sanctuaire des Semnai, le lieu où se tenait le tribunal de l'Aréopage (Dinarchos, *Contre Démosthène*, 1.48 ; Plutarque, *Vie de Solon*, 12.1 et Pausanias 1.28.6).

Il y a un débat sur l'interprétation de la stratigraphie. D. Burr avait tout simplement considéré qu'il y avait là trois phases distinctes : une tombe du IX^e s., une maison de la fin du VIII^e s. et les restes d'un sanctuaire du VII^e s. Plusieurs auteurs ont ensuite tenté de réinterpréter la maison comme un enclos à ciel ouvert qui aurait déjà été un sanctuaire⁵⁹. Une fois la maison réinterprétée en enclos sacré, il devenait possible de la relier à la tombe et de faire du sanctuaire une hérôon qui se serait développé à partir d'un culte aux morts. Mais c'est négliger la nature du mobilier recueilli dans la maison, notamment la meule, c'est tenir peu de compte de l'écart chronologique entre la tombe (début IX^e s.) et la maison (seconde moitié du VIII^e s.), et surtout c'est éliminer du scénario les sols extérieurs et la couche de destruction qui montre qu'il y avait une élévation et exclut l'hypothèse du sanctuaire à ciel ouvert. Il faut donc, à mon avis, revenir à l'interprétation initiale. Nous sommes dans le cas de figure d'un sanctuaire qui a recouvert une habitation, laquelle a recouvert une tombe.

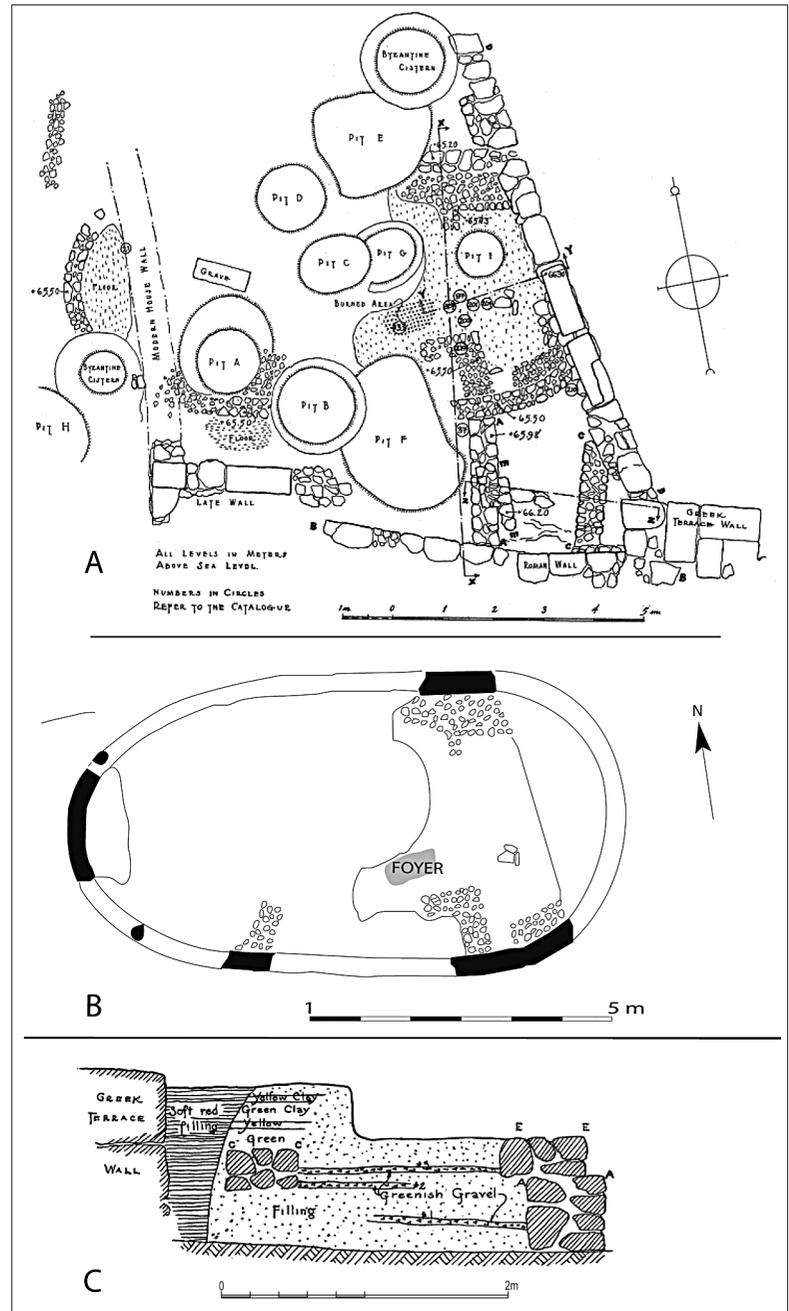


Fig. 18. Maison ovale de la pente nord de l'Aréopage à Athènes (d'après Burr 1933). A. Relevé pierre à pierre de la fouille (= Burr 1933 fig. 2) ; B. Plan restitué de la Maison ovale (redessiné d'après Burr 1933, fig. 3) ; C. Coupe stratigraphique ZZ (= Burr 1933, fig. 8).

59. Thompson 1968, 60. Wycherley 1970, 290 suit Thompson, mais sans argumenter. Antonaccio 1995, 122-126 n'admet pas l'hypothèse de l'enclos, mais songe à une maison servant à une association culturelle ; Boehringer 2001, 72 n'admet pas le culte des morts, mais considère quand même le sanctuaire comme un hérôon (donc non déterminé par les états antérieurs à la fondation).

L'agora d'Athènes (fig. 5 et 19-21)

Le site de l'agora d'Athènes, situé au nord de l'acropole, au nord même des pentes de l'Aréopage, est fouillé depuis le début du xx^e s. par l'École américaine. Les principaux monuments civiques qui bordent le côté ouest ont été dégagés et publiés par Thompson, mais les fouilles et études qui ont suivi ont été très nombreuses⁶⁰. Tous ces travaux ont montré que l'espace de l'agora était occupé depuis l'époque mycénienne par des tombes⁶¹. À partir de l'âge du Fer, ces dernières côtoyaient des murs et des puits qui appartenaient à des maisons ou à des ateliers⁶². On a souvent décrit l'agora comme un ancien cimetière, mais en réalité, c'était une zone mixte. À partir de la fin du viii^e s., se met en place un phénomène progressif de migration des tombes en dehors d'une ceinture autour de la ville, dont le tracé se dessine peu à peu (fig. 19-20)⁶³. Au début du vi^e s., les tombes encombrant le futur espace de l'agora se sont faites rares, tandis que les habitations devenaient nombreuses. C'est donc un espace très densément occupé que cette dernière a recouvert. Reste à en déterminer la date, et la question fait l'objet d'un débat.

Lorsque Thompson fouillait et publiait ses découvertes, il n'imaginait pas que l'agora pût avoir changé de place. Comme la conspiration de Cylon (632), l'œuvre législative de Dracon (621) et surtout les poèmes de Solon, archonte en 594-593, supposent l'existence d'une agora, il a interprété les plus anciennes constructions découvertes sous les bâtiments civiques classiques comme les prédécesseurs de ces derniers⁶⁴. Ainsi, le bâtiment C, construit au début du vi^e s., et le bâtiment D, qui lui sembla être une extension datable du deuxième quart du vi^e s., auraient accueilli les premiers bouleutes, ceux de la boulè des 400 antérieure à Clithène. Un autre bâtiment, que l'on peut dater du troisième quart du vi^e s., le bâtiment F, dont le plan rappelle celui d'une maison, aurait été le prytanée. Mais la publication, en 1983, d'une inscription à peu près en place, sur le côté est de l'Acropole, a changé entièrement le scénario⁶⁵. Elle a révélé en effet que l'Aglaurion se trouvait sur le lieu de la découverte, à l'est, donc, de l'acropole, quand l'agora classique se situait au nord. Or un groupe de textes nous font savoir que toute une série de bâtiments publics liés au régime archaïque, antérieurs à Clithène, se trouvaient à proximité. On découvrait donc que le centre politique de la cité archaïque s'était développé sur un autre site que celui de l'époque classique⁶⁶. Il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait eu un déplacement d'un point à l'autre. On construisit simplement une nouvelle agora, doublant l'ancienne, laquelle n'était d'ailleurs sans doute pas la seule, puisque Apollodore en mentionne une autre, qu'il appelle l'"ancienne agora", dans le sanctuaire d'Aphrodite Pandemos, qui se trouvait du côté ouest de l'Acropole⁶⁷. Sans doute utilisait-on couramment les sanctuaires de grande taille pour rassembler le peuple, l'Anakeion et le Théseion à l'est, le sanctuaire d'Aphrodite Pandemos à l'ouest.

Le débat actuel porte sur le moment où l'on situe la création de la nouvelle agora. Certains auteurs, particulièrement E. Greco⁶⁸, ont proposé l'époque de Pisistrate et de ses fils. En effet, une piste de course a sans doute été construite en ou peu après 566, au moment où l'on institua les grandes Panathénées. Ajoutons qu'une série de trois inscriptions découvertes sur l'Acropole et datées par Raubitschek de 566 indique que les membres d'un collège (les hiéropes ?) ont fait réaliser le *dromos* : [T]ὸν δρόμον [ἔ]ποίησαν [ca¹¹] et ont organisé les jeux⁶⁹. L'autel des douze dieux, qui se trouve à peu de distance de la Stoa royale, a été édifié par Pisistrate, petit-fils de Pisistrate. D'après le savant italien, qui évoque la ressemblance avec la Regia de Rome, le bâtiment F serait la résidence du tyran. On ne peut douter que sous Pisistrate et ses fils, on dégagât un large espace au sein de l'agglomération, mais à la fin du vi^e s., ce nouvel espace a pris une autre signification. Deux

60. Pour les anciennes fouilles, voir Thompson 1940. Dans l'ensemble, pour tout ce qui concerne l'agora, voir le guide de l'école américaine : Camp II & Mauzy 2010. Maintenant, pour toute l'archéologie d'Athènes, voir Greco 2010.

61. Pour les tombes athéniennes de la période 1100-480 a.C., voir Morris 1987.

62. Papadopoulos 2003.

63. Morris 1987, 62-69. Certains auteurs ont supposé que ce tracé correspondait à celui d'un ancien rempart : Höpffner 2006, 12-18.

64. Thompson 1940, 8-15 et pour l'interprétation 42-44 ; Camp 1986, 39. Pour ces questions, voir l'excellente introduction de Greco à Greco 2010.

65. Dontas 1983. Sur la question de l'agora archaïque, voir Robertson 1998, Luce 1998, la synthèse bibliographique Greco 2000, 207-214, Greco 2010. Dernièrement Schmalz a proposé d'identifier le prytanée dans les ruines d'un bâtiment découvert près de la rue des Trépieds : Schmalz 2006.

66. On admet maintenant la présence d'une agora primitive à l'est de l'Acropole. Seules voix discordantes : Kenzler 1997 et Hölscher 2005.

67. Sur la pluralité des agoras à Athènes, voir Greco & Osanna 1999.

68. Greco 2009.

69. Raubitschek 1949, 350-358, n°126, 127 et 128. L'épigraphiste considérait que le mot *dromos*, qui apparaît dans les inscriptions pouvait désigner la totalité des jeux, mais Travlos 1980, 2 met avec raison ces inscriptions en relation avec la construction d'une véritable piste de course.

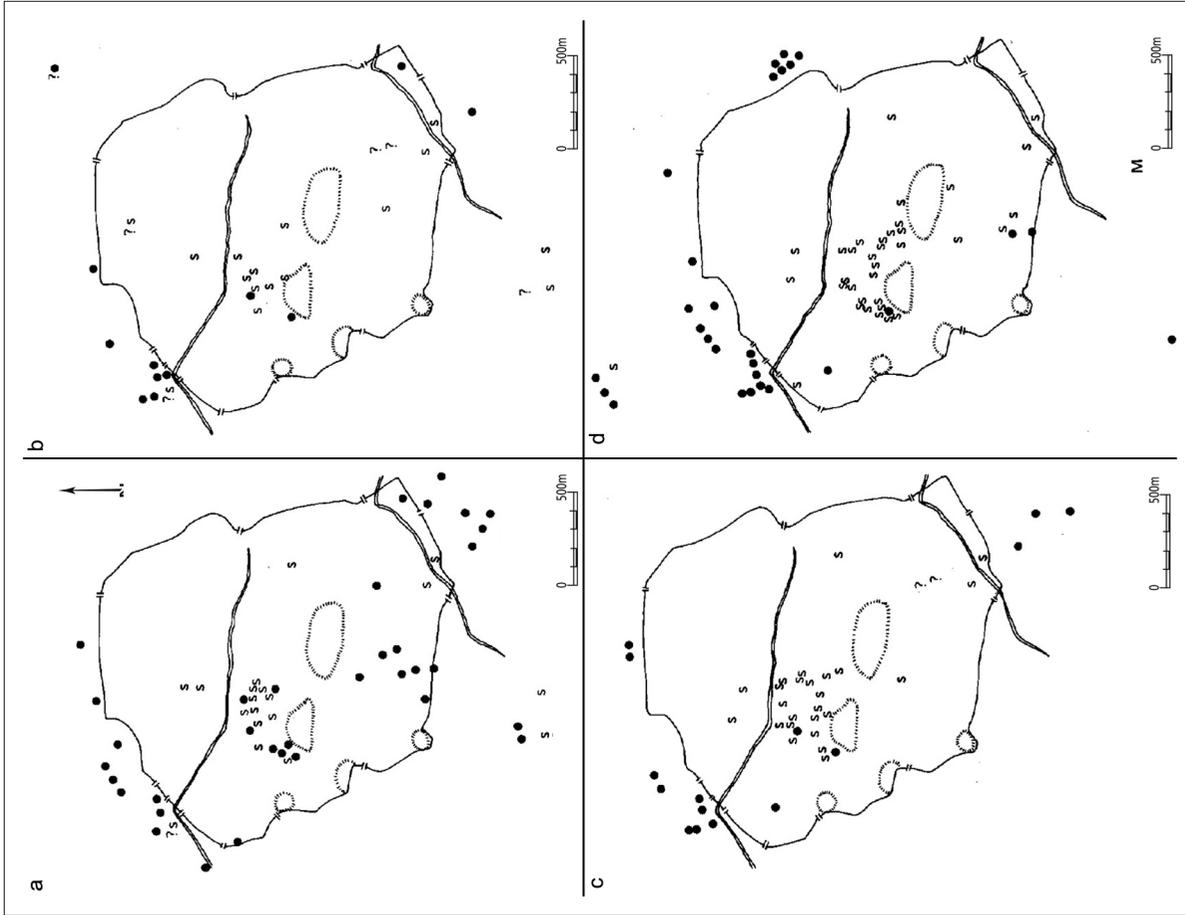


Fig. 20. Répartition des tombes et vestiges d'habitat (d'après Morris 1987, fig. 18).
 a. Géométrique Récent II ; b. Protoattique et Transition ; c. Figure noire ; d. Figure rouge (jusqu'en 480).

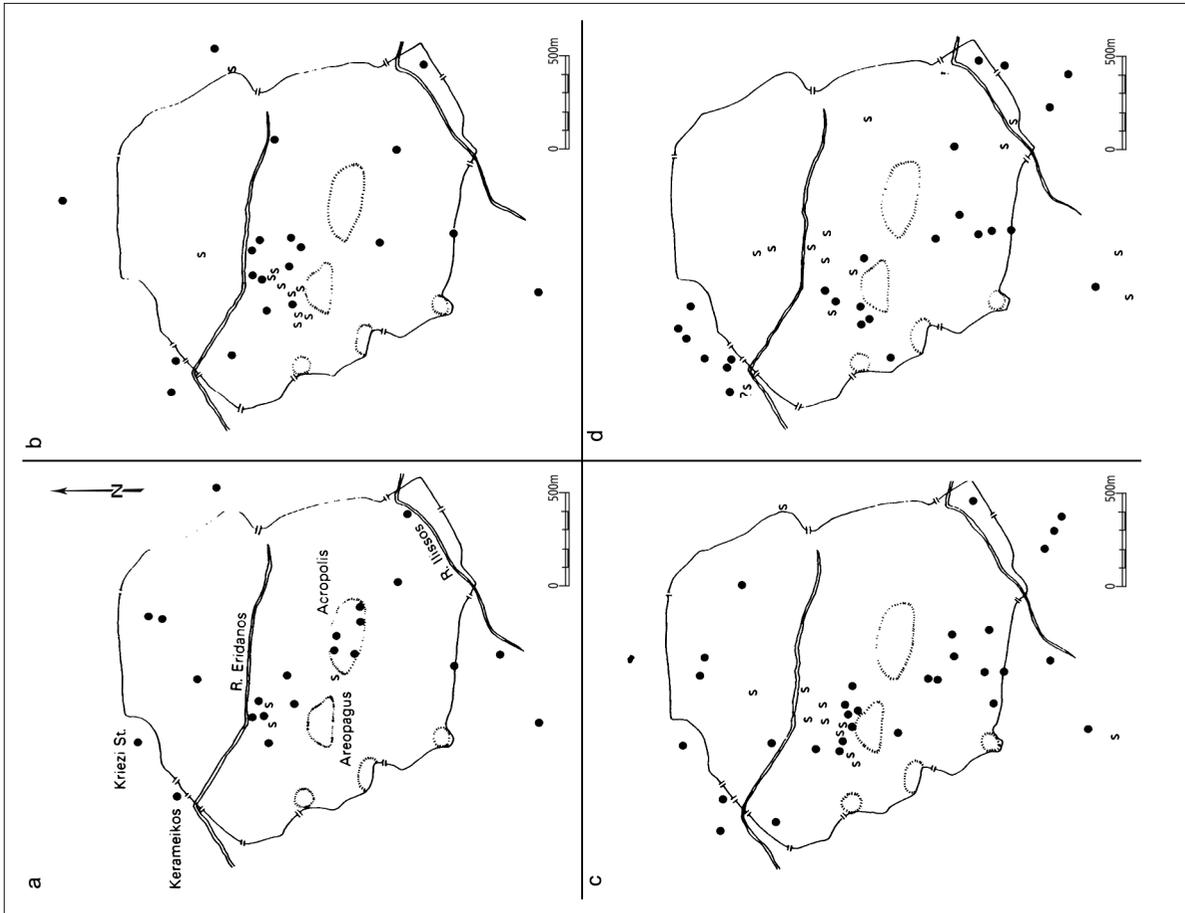


Fig. 19. Répartition des tombes et vestiges d'habitat (d'après Morris 1987, fig. 17).
 a. Submycénien ; b. protogéométrique ; c. Géométrique Ancien et Moyen ; d. Géométrique Récent I.

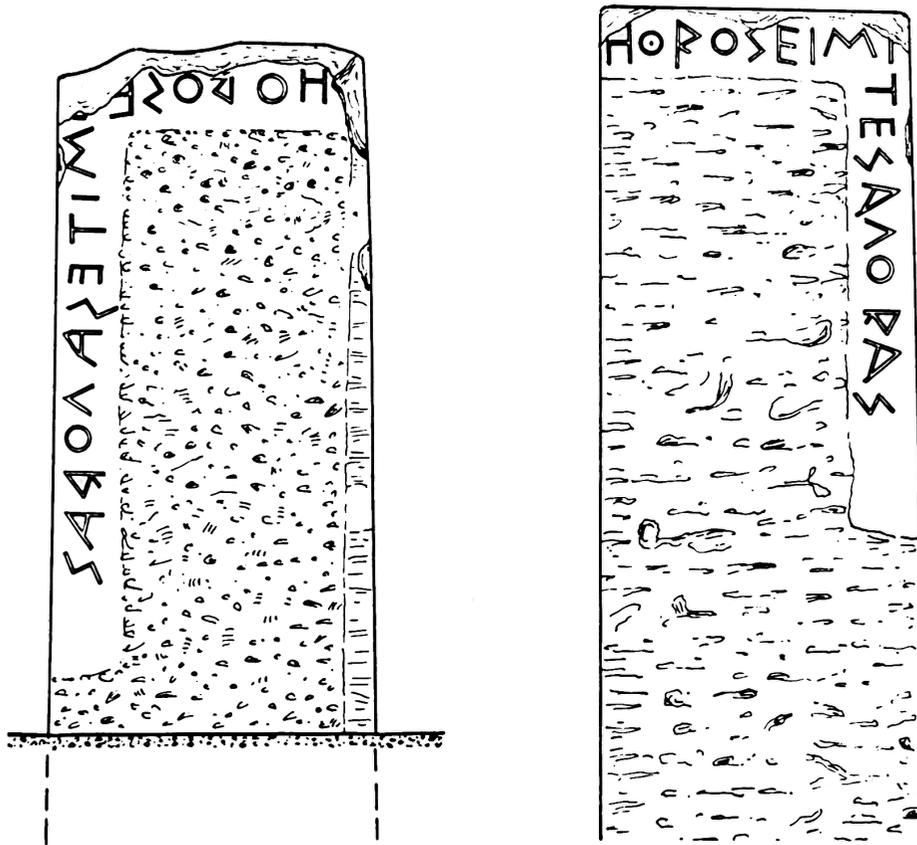


Fig. 21. Les bornes de l'agora (d'après Camp 1986, fig. 30).

bornes découvertes dans l'angle sud-ouest la désignent explicitement comme agora (fig. 21)⁷⁰. On construisit la stoa royale qui accueillait l'archonte roi et, occasionnellement, le conseil de l'Aréopage. La nouvelle boulè, qui fut la grande création de Clithène, se réunissait dans le nouveau site, dans un lieu dont l'identité est aujourd'hui débattue⁷¹. La procédure de l'ostracisme, qui remonterait, selon Aristote, à Clithène lui-même, mais qui n'a pas été utilisée avant 488-487, se faisait dans l'agora, à l'intérieur d'un espace clos équipé de 10 portes correspondant aux dix tribus⁷². C'est sans doute à ce moment-là que la notion d'*atimos* a pris le sens de "privé de ses droits civiques"⁷³. Les citoyens qui en étaient frappés ne pouvaient entrer dans l'agora, une mesure qui donnait à la place une signification juridique nouvelle. On peut donc restituer deux phases : la première, vers 566, est la création d'un espace réservé autour d'une route, où l'on organisait les concours et qui pouvait parfois servir à la politique ; la seconde à partir de 508, est la transformation de cet espace en une agora, portant le nom d'agora, et jouant un rôle institutionnel en tant qu'espace délimité au cœur de la ville. Il faut prendre la mesure

70. Thompson & Whycheley 1972, 118-119. À l'époque classique, on délimitait aussi l'agora par des périrrhantéria (sortes de vases lustraux).

71. Miller 1995, contra Shear 1995.

72. Voir Wycherley 1955, 117, n. 2, qui cite Philochore : ἐφράσσετο σανίσιν ἡ ἀγορὰ καὶ καταλείποντο εἰσοδοὶ δέκα, δι' ὧν εἰσιόντες κατὰ φυλάς ἐτίθεσαν τὰ ὄστρακα, *on fermait l'agora d'une barrière de planches et on ménageait dix entrées par lesquelles on entrait par ordre de tribu pour déposer les ostraka* (Jacoby, *FGH*, IIIB, 328 F 30) ; Plutarque, *Aristide*, 7.4 selon lequel on déposait les ostraka εἰς ἓνα τόπον περιφραγμένον ἐν κύκλῳ δρυφράκτοις, *dans un lieu délimité par des barrières disposées en cercle* et Platon, *Timée*, *Lex.*, s.v. ἐξοστρακισμός, πῆγμα ἐν τῇ ἀγορᾷ εἰσόδους ἔχον, *une palissade dans l'agora avec des entrées*. Il ne semble donc pas que l'espace délimité par les planches ait englobé la totalité de l'agora. Toutefois, on devait faire la queue autour, et beaucoup de monde se trouvait rassemblé en ce lieu, créé par les tyrans, mais ironiquement transformé en un instrument tourné contre eux.

73. Voir Thompson & Wycherley 1972, 118 ; Lalonde 1991, 10-11, avec bibliographie antérieure.

de ce que signifie la création d'une place aussi vaste dans un secteur aussi densément occupé. Il a fallu en faire partir les occupants, parmi lesquels il y avait beaucoup d'artisans. C'est une décision forte qui n'a laissé aucune trace dans la littérature.

Corinthe (fig. 22-26)

Le cas de Corinthe est riche pour notre propos. En effet, le site présente une agora assez étendue, parcourue entièrement, à partir du ^v^e s., voire de la fin du ^{vi}^e s., par une grande piste de course, et entourée de sanctuaires. Le moment où l'agora a été installée n'est pas connu et son identification même a fait l'objet d'un débat entre ceux qui pensent qu'elle se trouvait sous le *forum* de l'époque romaine⁷⁴ et ceux qui préfèrent lui trouver un autre site, par exemple au nord de la colline du temple⁷⁵. Chacun reconnaît néanmoins que la construction d'une longue piste de course, ou *dromos*, au plus tard vers la fin du ^v^e s.⁷⁶, sur le site du futur *forum* de la colonie romaine, a transformé le secteur en un vaste espace public

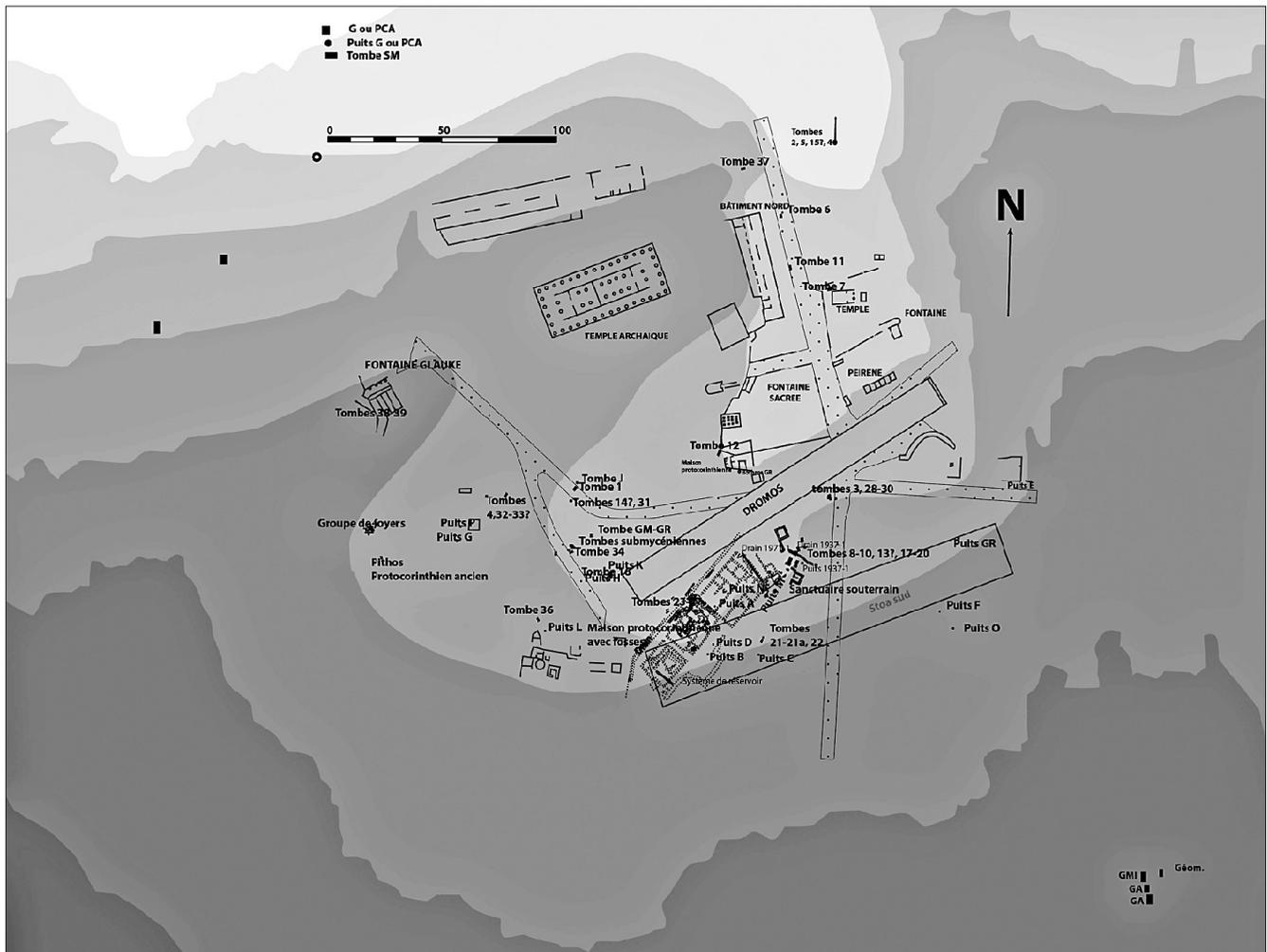


Fig. 22. Corinthe. Plan général avec les puits et les tombes de l'âge du Fer (dessin Luce).

74. C'est l'hypothèse traditionnelle, défendue fortement par Hill 1964, 117-118, puis récemment remise à l'honneur par Donati 2010 avec un ensemble d'arguments séduisants, mais pas absolument décisifs.

75. Williams 1970, 36-37 ; Williams 1987, 474. Donati n'a pas convaincu tout le monde, et notamment pas Betsey Robinson (Robinson 2011, 131) qui préfère rester fidèle à l'hypothèse de Williams. Le débat est bien présenté par Sanders 2010, 366-7, notamment n. 4 et 6.

76. Les fouilles de Corinthe ont permis d'identifier deux pistes de courses qui se sont succédé dans le temps et qui étaient orientées différemment. Pour la première, Williams suggère une datation au ^v^e s., pour la seconde, la fin du ^{iv}^e ou le début du ⁱⁱⁱ^e s. a.C. : Williams 1970, 1-6 ; Williams 1980a. Il se peut qu'une piste de course ait existé avant le ^v^e s. En effet, les fouilles du secteur de fontaine sacrée ont livré plusieurs bases de trépied qui devaient être des monuments commémorant des victoires, sans doute remportées lors des concours qui avaient lieu dans le *dromos*. L'une d'entre elles est datée de la fin du ^{vi}^e s. ou du début du ^v^e s. : Williams 1970, 26 et 40.

(fig. 22). Reste à choisir le bon modèle. Tandis que ce *dromos* rappelle aux partisans de l'agora celui d'Argos, qui était situé sur l'agora de la ville, et leur rappelle aussi les *ikria* bordant la voie des Panathénées à Athènes, les autres songent plutôt au *dromos* de Sparte que Pausanias 3.14.6-15.6 place dans un lieu distinct de l'agora, mais entouré de différents sanctuaires, notamment le Platanistas. D'où l'interprétation de Sanders⁷⁷, suivie de façon plus explicite par Robinson, qui voit dans l'aire du futur *forum* un lieu "occupied by sacred sites and groves"⁷⁸.

De fait, ce *dromos* prenait place entre des sanctuaires, les uns d'assez grande taille (Source sacrée), d'autres plus petits au sud (notamment Sanctuaire du carrefour, Sanctuaire de la Stèle et d'autres lieux sacrés identifiés, particulièrement au sud). On peut alors constater que ce domaine public a recouvert un secteur qui avait une longue histoire (fig. 22-23). Dès le submycénien, soit dès le XI^e s., on y enterrait des morts. À l'époque protogéométrique, on déposa un épais remblai à 18 m au sud du mur aux triglyphes de la source sacrée, et un puits remontant à cette époque a été découvert sous le bâtiment I. La zone ne comportait donc pas que des tombes, mais accueillait sans doute déjà des habitations⁷⁹. À partir du Géométrique moyen (850-750), surtout le GM II (800-750), les puits se font plus nombreux⁸⁰. On ne cessa pas pour autant de creuser des tombes à proximité. La carte de répartition des vestiges d'époque géométrique montre que les structures de l'âge du Fer forment des groupes distants les uns des autres, mais associant généralement en leur sein tombes et puits.

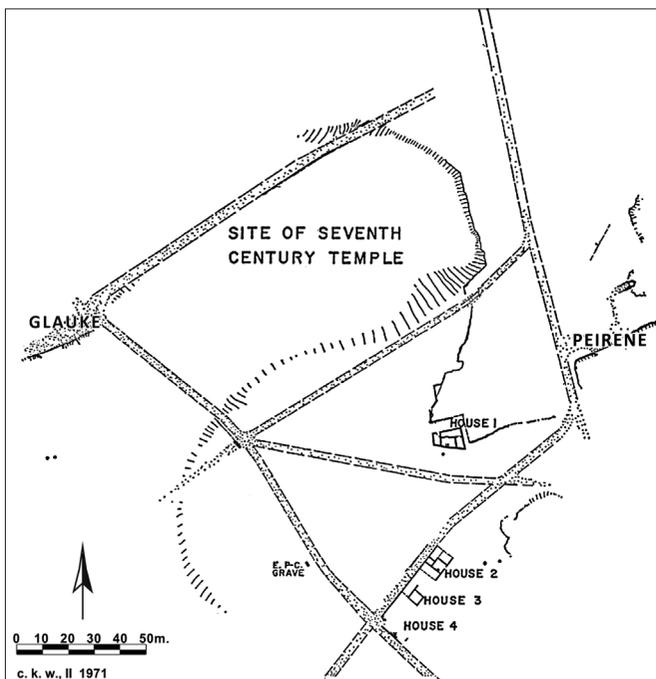


Fig. 23. Corinthe. Zone de l'Agora et du sanctuaire d'Apollon au Protocorinthien (d'après Williams 1972, fig. 2).

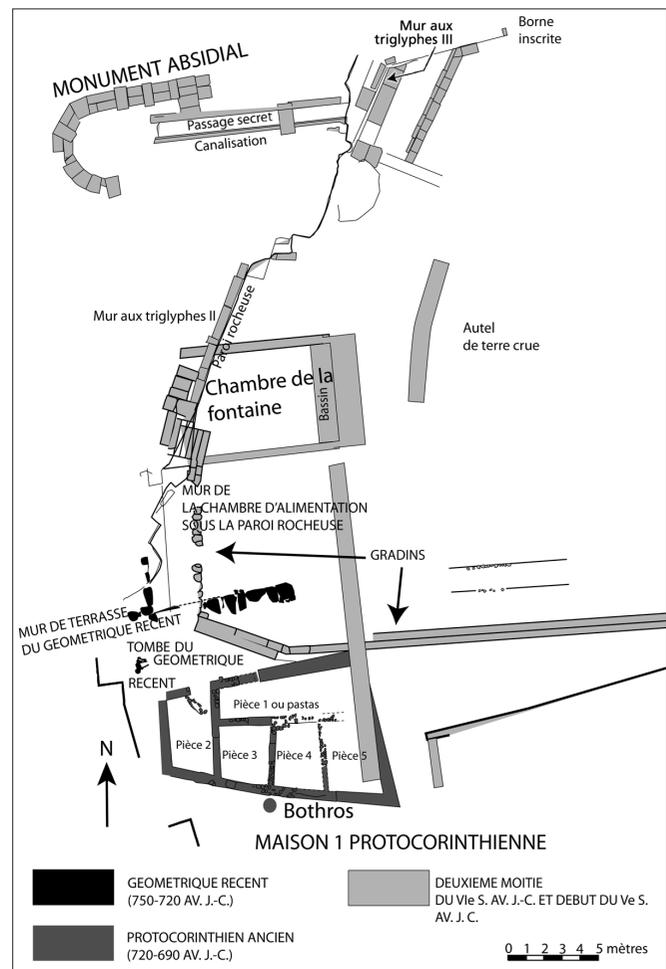


Fig. 24. Corinthe. Le sanctuaire de la Source sacrée et la maison protocorinthienne (d'après Williams 1971, fig. 6 et Williams 1972 fig. 2).

77. Sanders 2010.

78. Robinson 2011, 131.

79. Williams 1971, 3.

80. Page de synthèse dans Williams 1970, 33. À cette époque, Williams datait les premières habitations du GM.

Manifestement, la plupart des gens enterraient leurs morts près de leur maison, même si certains préféraient le cimetière nord⁸¹. Les murs les plus anciens qu'on ait repérés remontent au Géométrique récent. Pour l'époque protocorinthienne (720-640), on a mis au jour plusieurs maisons : quatre sous les bâtiments classiques I-IV⁸², une autre, assez complète, avec un plan en *pastas*, immédiatement au sud de la Source sacrée (fig. 23-24, voir ci-dessous)⁸³. Les mêmes fouilles ont livré d'assez nombreux puits et encore quelques tombes.

Un moment important dans l'histoire du site du Forum est la construction, à l'époque géométrique, d'un grand drain orienté est-ouest, dégagé sur une longueur de 17 m⁸⁴. Nous aurions donc là un premier aménagement public bordant une voie de circulation. Cette construction devait parcourir toute la zone de la future agora, dans la direction de la fontaine Pirène. Immédiatement au sud de ce drain, Morgan a découvert deux (voire quatre) tombes d'époque géométrique⁸⁵.

Les sanctuaires qui bordent la place méritent une attention particulière, parce que trois d'entre eux ont recouvert des structures plus anciennes. Le premier, sur la bordure nord-est de la place, presque au milieu, est l'aire de la Source sacrée (fig. 24)⁸⁶. Une résurgence qui sourd de la paroi rocheuse bordant la colline dominée par le temple d'Apollon avait déjà été mise en valeur au Géométrique récent, mais au Protocorinthien ancien, soit dans le dernier quart du VIII^e s., elle reçut un premier aménagement. La construction constituait une sorte de grotte, avec un plafond taillé dans la marne sous une couche de conglomérat, et un sol de pierre, avec une canalisation. La chambre était délimitée du côté extérieur par deux murs de poros⁸⁷. On restitue une façade avec des colonnes ou des piliers. Tandis qu'à l'époque protocorinthienne, la fontaine était un simple aménagement architecturé, elle se changea, lors de la seconde moitié du VI^e s., en un véritable sanctuaire, pensé comme un espace consacré, à l'intérieur d'un ensemble réparti sur trois terrasses⁸⁸. La plus haute se trouve plus à l'ouest et porte les vestiges d'un bâtiment absidial, de facture archaïque, à l'intérieur duquel on a mis au jour un autel circulaire à degrés (ou la base d'un périrrhantéron ?). La relation entre la terrasse supérieure, à l'ouest, et la terrasse inférieure, à l'est, était assurée de façon très singulière. En effet, depuis l'autel, partait une canalisation qui aboutissait, à l'est, à un mur de terrasse couronné par une frise dorique. À l'aboutissement du canal, se trouvait un récipient de pierre situé sur la terrasse inférieure, destiné à recueillir le liquide. Tout au long du canal, courait également un passage souterrain, accessible depuis la terrasse inférieure par une ouverture qui était manifestement cachée derrière une métope amovible de la frise dorique.

Au sud de la terrasse inférieure, on construisit, devant la grotte naturelle, une chambre dallée (nord-sud : 5,46 m ; est-ouest : 7,34 m), dont le plafond était soutenu par trois rangées de quatre piliers. Le long des murs, courait une rigole qui recevait l'eau s'écoulant de la source, dans le fond de la chambre (à l'ouest), par deux mufles de lion en bronze, trouvés *in situ* dans le mur, jusqu'à un bassin (à l'est) d'où l'on pouvait puiser l'eau. La façade était tristyle.

Le mobilier recueilli comportait principalement des parures, des figurines en terre cuite⁸⁹ et de la céramique, notamment des vases miniatures et des vases à parfum⁹⁰. Un grand autel de briques en terre crue a livré des os non brûlés avec des traces de découpe, peut-être pour confectionner des torches⁹¹.

81. Williams 1973, 4.

82. Morgan 1953 pour les murs les plus anciens de la dite "Taverne d'Aphrodite" et Williams 1972, 144-149.

83. Williams 1971, 3-10.

84. Morgan 1953, 131-134.

85. *Ibid.*, 134. Sur le plan qu'il publie fig. 1, il s'agit des tombes I et II. On ne confondra pas avec les tombes marquées d'une croix chrétienne qui sont byzantines.

86. Le sanctuaire de la Source sacrée a été fouillé en partie au début du XX^e s., mais n'a pas été publié par Hill dans son volume consacré aux fontaines de Corinthe : Hill 1964, 116-199. Peu de temps après la parution de l'ouvrage, les fouilles ont repris, sous l'égide de Ch. K. Williams : Williams, 1969, 36-52 (description des sept phases) ; 1970, 25-31, et Williams 1971, particulièrement, pour l'architecture et les données de fouilles, 1-34 ; les pages 35-51 sont consacrées aux monnaies, Williams 1973, 27-32. Pour la céramique, voir Steiner 1992. Voir aussi dernièrement Sanders 2010 qui propose une comparaison avec Sparte & Robinson 2011, 131-132.

87. Williams 1971, 3.

88. Hill 1964, 116-200 ; Williams 1971, 36-62.

89. Sanders 2010, 369-370 : des épingles, douze boucles d'oreille au moins, deux anneaux, des poids de métier à tisser, des alabastres fragmentaires et complets, cinq pointes de lance, un tube en os, des figurines en terre cuite, principalement des poupées, des korai, une Nikè miniature, un kouroutrophe, des femmes assises, des banqueteurs, un sphinx et un satyre. Les figurines animales comportent des chiens, des colombes, un coq, un cheval, des cavaliers, peut-être un ours, un chevreuil et un animal couché. Sanders compare ce mobilier avec celui des tombes et conclut que les assemblages sont les mêmes, d'où l'orientation vers un culte de nature chthonienne. On pourrait aussi comparer, plus efficacement, à des assemblages dans des *hérôa*.

90. *Ibid.*, 370. Pour les vases à parfum, voir Steiner 1992.

91. *Ibid.*

Au sud de la chambre de la fontaine, se trouvait une vaste zone dont les limites étaient marquées par une première ligne à un seul degré de poros, puis, plus à l'est, après un angle obtus, par trois degrés. Ces degrés sont bien plus qu'un escalier, puisqu'on a pu en suivre le prolongement sur 21,40 m vers l'est, au point que, selon Williams, le secteur "appears to have served as a vast, although not elaborate, theatral area"⁹². Ces gradins indiqueraient également les limites du téménos. Dans le second quart du ^{ve} s., le téménos a été de nouveau délimité par des gradins, puis réaménagé plusieurs fois au cours de sa longue histoire, qui comporte huit phases. Dans la première moitié du ^{ve} s., le téménos était également délimité, au nord, par une borne inscrite interdisant l'accès à la partie la plus au nord du sanctuaire⁹³ : ἄσυλος μὴ καταβιβασκέτω ζαμία ΙΙΙΙΙΙΙΙ. *Inviolable. Interdiction d'y descendre. Amende : 8 (drachmes ?)*.

La maison protocorinthienne, déjà mentionnée ci-dessus, se tenait sur une troisième terrasse, au sud du sanctuaire (fig. 24). Les gradins du sanctuaire de la source en ont recouvert l'angle, et son espace a fini par être partiellement annexé au sanctuaire. Selon Williams⁹⁴, l'absence de mobilier suggère que la maison a été condamnée, expropriée ou achetée pour faire de la place au téménos de la Source sacrée qui s'est étendu dans la seconde moitié du ^{vi} s. Ce n'est pas l'absence de mobilier qui le démontre, mais simplement l'annexion de son espace par le sanctuaire. Quant au téménos, les plans les plus récents publiés par Williams restituent, pour le ^{ve} s., un enclos qui se prolongerait jusqu'à la rue du Lechaion. Nous aurions un domaine de plus de 1400 m². Une telle surface est tout à fait inhabituelle pour le sanctuaire d'une simple source.

Hill pensait que l'être auquel le temple était consacré avait plus de chances d'être un héros qu'une grande divinité⁹⁵. Comme on a trouvé sur l'un des murs aux triglyphes plusieurs bases de monuments commémorant des victoires, notamment des bases de trépied, il est probable que cet être avait quelque relation avec les concours qui avaient lieu juste devant le sanctuaire, sur la piste de course. Quant à l'identification de la divinité, elle dépend du débat sur le *dromos*. Si nous avons affaire à une agora, on pourrait songer à la divinité (Artémis ?) qui présidait aux *eukleia*, ces fêtes qui se déroulaient sur l'agora et nécessitaient des juges (Xénophon, *Hell.*, 4.4.3). Si l'on préfère le modèle spartiate, on peut penser que le *dromos* servait aux Helloteia, un culte comportant des compétitions et également associé à Artémis⁹⁶. Pour la source sacrée, Williams avait songé à Kotyto une fille du prédorien Timandros, comme héroïne/divinité de la Source sacrée⁹⁷. Steiner⁹⁸, suivie par Sanders⁹⁹, a cherché une confirmation de cette hypothèse dans le mobilier, en soulignant le nombre inhabituel des lécythes et autres vases à parfum, du ^{viii} s. à l'époque hellénistique. Comme ce type de vase est assez rare dans les sanctuaires, mais commun dans les tombes, sa présence très récurrente pourrait confirmer l'orientation chthonienne du culte, que suggèrent déjà les caractéristiques de l'architecture et l'interdit signalé par l'inscription. Selon Sanders, ce culte chthonien serait néanmoins lié d'une façon ou d'une autre à Artémis, une proposition qui surprend, car la déesse est entièrement absente des figurines, alors qu'elle apparaît très fréquemment dans la coroplathie corinthienne¹⁰⁰.

Près de l'angle nord-ouest de la maison protocorinthienne, on a découvert une tombe datant du Géométrique récent¹⁰¹. Existait-il un lien entre la nature éventuellement chthonienne de la divinité et cette tombe ? Il ne semble pas, car elle n'est pas placée de façon centrale dans le sanctuaire. Personne n'a songé à faire la relation. On retiendra, pour notre propos, que le développement de ce sanctuaire a conduit à la destruction de la maison protocorinthienne. Il est probable que d'autres tombes semblables à celle mentionnée ci-dessus existaient et qu'elles ont aussi été détruites par la construction du sanctuaire.

92. Williams 1971, 13.

93. Hill 1964, 143-144.

94. Williams 1971, 9-10.

95. Hill 1964, 144.

96. Sanders 2010, 380, avec toute l'histoire de la question.

97. Cf. la thèse inédite de Williams soutenue en 1978 à l'université de Pennsylvanie : *Pre-Roman Cults in the Area of the Forum of Ancient Corinth*, 44-45, 134-136.

98. Steiner 1992.

99. Sanders 2010, 371.

100. Stillwell 1952, 88-91, n°12-16.

101. Williams 1971, fig. 2.

La Source sacrée borde le côté nord du *dromos* ; les deux autres sanctuaires dont il sera question ici sont du côté sud. Le dit Sanctuaire du Carrefour (fig. 25)¹⁰² est un petit enclos (3,77 m est-ouest ; 4,48 m nord-sud) délimité par une balustrade de pierres à chaperon mouluré construite au début du VI^e s. et entourant deux fosses qui accueilleraient probablement les pieds d'une table à offrande. Sous le sol du sanctuaire, on a découvert quatre (ou cinq ?) tombes du Protogéométrique/Géométrique ancien. Ces tombes qui toutes, sauf 72.5, ont été violées, sont assez rapidement passées dans l'oubli, puisque les dalles de couverture de 73.4 et 5 ont été ôtées et qu'une route les a recouvertes. Au dessus des tombes 72.4 et 5, une couche datant du Corinthien ancien (625-590) et contenant des offrandes correspond aux débuts du culte. Toutefois, le sanctuaire ne prit sa forme définitive que vers la fin du Corinthien moyen (vers 575-540), quand on construisit la balustrade pour laquelle on n'hésita pas à détruire en partie la tombe 73.4. Selon Williams, la seule tombe dont les acteurs du culte pouvaient avoir connaissance aurait été la tombe 72.4. Ce serait pour elle que l'on aurait construit le sanctuaire. Mais la relation est loin d'être certaine. Comment aurait-on connu l'existence de la tombe 72.4, vieille de trois siècles, quand les autres étaient recouvertes par la route et avaient perdu jusqu'à leurs dalles de couverture ? Certes, on a pu tomber par hasard dessus, bien qu'elle fût pillée, et la sanctifier. Mais c'est supposer un pillage ancien, ce qui nous prive de l'argument dont on disposait pour justifier le fait que les constructeurs du sanctuaire connaissaient la tombe. Si l'on respectait à ce point les tombes, aurait-on détruit la moitié de 73.4 lors de la construction de la balustrade ? Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'état de ces tombes ne témoigne guère d'un respect très religieux. On doit donc également envisager que le sanctuaire ait été installé en ce lieu, non pas à cause des tombes, mais malgré elles.

Le second sanctuaire, dit le Sanctuaire de la stèle (fig. 26), se trouve sur la même ligne, mais beaucoup plus à l'est, à la limite de la stoa sud¹⁰³. Il s'agit d'un enclos très similaire à celui précédemment décrit, et à peu près contemporain, mais qui comportait une stèle. Cette fois, ce ne sont pas des tombes, mais les vestiges d'une habitation que recelait le sous-sol du *hiéron*. Deux amphores ont même été trouvées en place dans leur logement. Pour interpréter ces vestiges, Williams a repris les propositions qu'il avait faites à propos d'autres sanctuaires à stèles découverts sur d'anciennes habitations dans le Quartier des potiers. Ces sanctuaires à stèle seraient une spécificité corinthienne. Leur fonction aurait été de mémorialiser la demeure qu'ils recouvraient, "probablement à l'initiative de citoyens privés en sorte que la famille ou le groupe en question puisse continuer à honorer les héros ou les dieux qui étaient honorés dans la structure détruite"¹⁰⁴. Mais il est très difficile de prouver quelque relation que ce soit entre une maison et un lieu sacré situé au-dessus, car rien ne nous renseigne sur les cultes domestiques de la demeure. L'interprétation ne vaut que si l'on présuppose que le sous-sol donne la clé du sanctuaire.

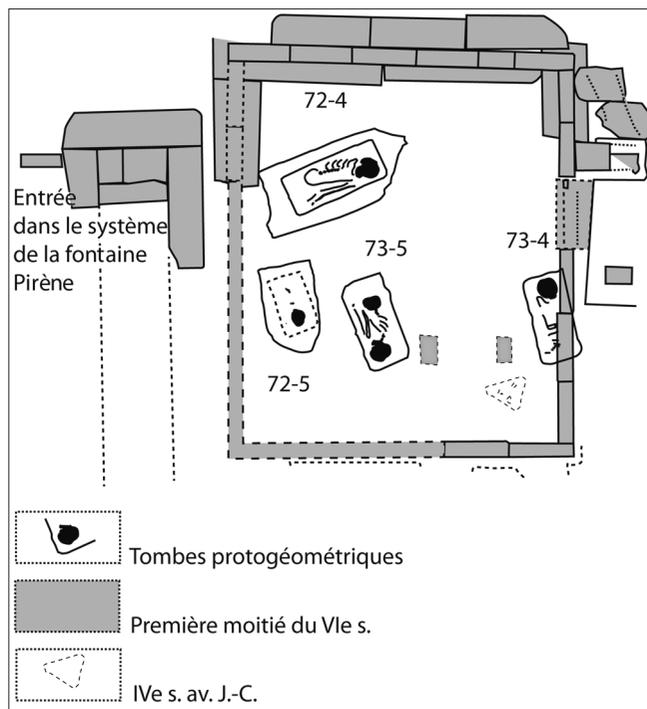


Fig. 25. Corinthe. Sanctuaire du carrefour (d'après Williams 1974, fig. 1).

102. Williams 1973, 6-12 ; 1974, 1-6 ; voir aussi Bookidis 2003, 252.

103. Williams 1978, 1-12 ; Williams 1981b, 411-412.

104. Williams 1981, 421.

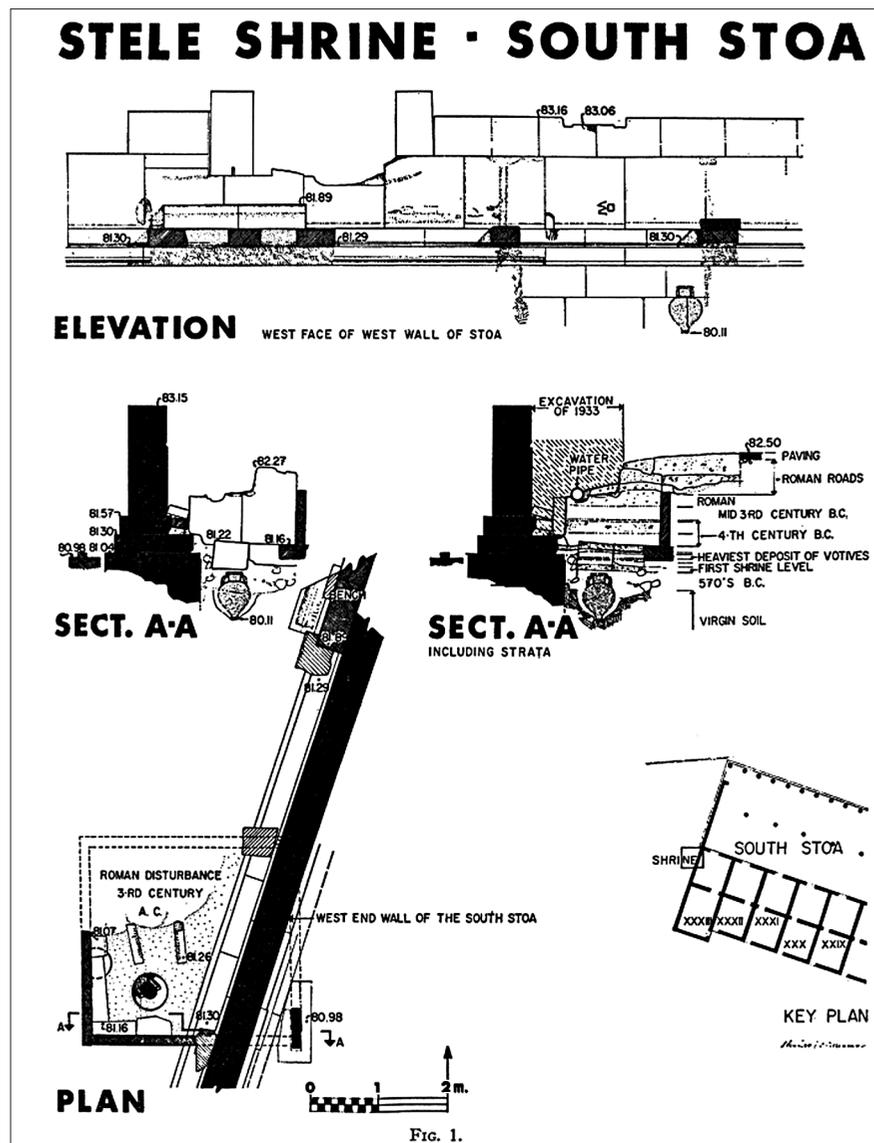


Fig. 26. Corinthe. Sanctuaire de la Stèle (d'après Williams 1978, fig. 1).

Conclusion

Au total, les trois sanctuaires entourant le *dromos* ont recouvert des structures qui étaient tantôt des tombes, tantôt des habitations, sans que la relation entre les vestiges enfouis et le nouvel espace sacré public ne soit véritablement établie. L'installation de la piste de course, à une date encore non élucidée, mais antérieure à la fin du ^ve s., constitue incontestablement un programme de grande ampleur qui occasionna nécessairement des destructions. Le sanctuaire de la Source sacrée suit un système évolutif, à partir d'un noyau primitif que constituait la source en elle-même et qui, sans doute, s'articulait déjà à un système d'accès par une voirie primitive : une voie est-ouest au nord du téménos, la voie du Lechaion à l'est et le futur *dromos* au sud. Les autres sanctuaires étudiés sont au contraire des fondations subites, mais s'articulent clairement au réseau des rues, au point que l'un d'entre eux a reçu du fouilleur le nom de Sanctuaire du Carrefour. Le Sanctuaire de la Stèle lui-même, sans être situé à un carrefour, bordait une rue. L'espace intermédiaire entre les deux *hiera* formait un îlot unique dont les limites étaient ainsi marquées par des espaces sacrés.

Délôs (fig. 27)

Le cas de Délôs n'est pas très bien connu. Le sanctuaire d'Apollon et celui d'Artémis immédiatement voisin, ou, selon le point de vue adopté, intégré à celui de son frère, ne sont pas apparus sur des zones vierges. Le site était intensément occupé dès l'époque mycénienne par un village bordé, au nord et à l'ouest, par des tombes. L'examen du mobilier votif en bronze, réalisé par C. Rolley, conduit à dater les débuts du culte vers 800. On connaît les deux purifications de Délôs, lors desquelles les Athéniens ont retiré les tombes déliennes de l'île sacrée du dieu, pour les déposer à Rhénée¹⁰⁵. On sait moins que deux tombes d'époque géométrique ont échappé à ce vaste nettoyage. La première se trouvait à côté du sanctuaire de Zeus Polieus, la seconde entre le péribole est du sanctuaire et le monument des Taureaux¹⁰⁶. Au sud-ouest du prytanée, un puits datant de l'époque géométrique peut s'expliquer par la présence d'habitations à proximité de la première tombe¹⁰⁷. Tombes et habitat ont été détruits pour laisser la place à un lieu public. On objectera que ce secteur se trouvait sans doute, à l'époque archaïque, en dehors du sanctuaire d'Apollon. Peut-être ! Mais la zone s'étend entre l'autel de Zeus Polieus et d'Athéna Polias, que l'on date vers 500 a.C.¹⁰⁸, et une colonne votive consacrée à Athéna Polias, contre le mur nord du bâtiment¹⁰⁹. Nous avons donc là, dès le VI^e s., un espace consacré aux divinités de la cité qui s'est substitué aux tombes et habitations. Pour la zone ouest du sanctuaire d'Apollon, j'ai proposé ailleurs de reconnaître dans la fosse

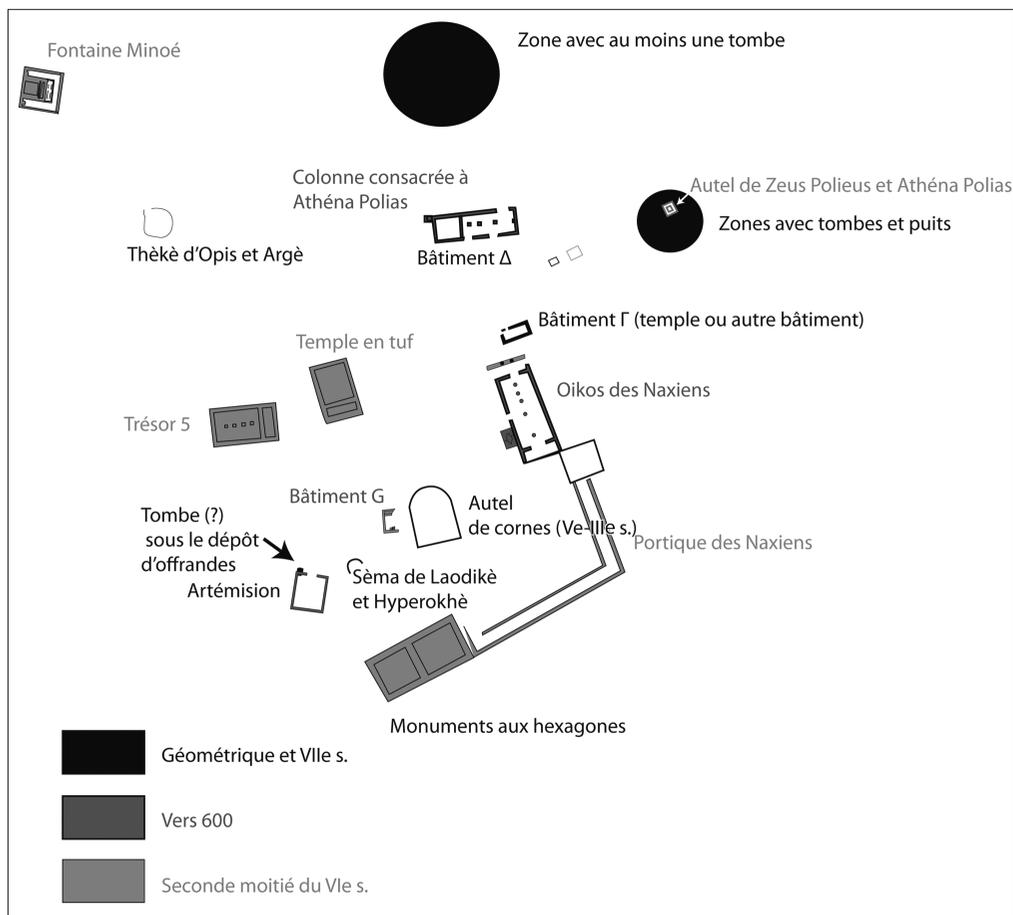


Fig. 27. Délôs du VIII^e au VI^e s. (dessin J.-M. Luce).

105. Bruneau 1970, 49-51.

106. Gallet de Santerre 1958, 110-112. Les vases publiés par Dugas, *EAD* XV, 52-65, n°1, 39, 48, 49, 54, 55, 61, 71, 74, 78, 81 et 84 proviennent de ces tombes.

107. Sur ces puits, voir Étienne & Farnoux 1988.

108. Étienne & Farnoux 1988, 752 ; Étienne 1989, 39-47.

109. Bruneau & Ducat 2005, 21.

découverte sous le dépôt votif de l'Artémision une tombe que l'on aurait vidée avant de la recouvrir par le dépôt du VII^e s. contenant les fameux ivoires mycéniens¹¹⁰. Des fosses découvertes lors des fouilles réalisées par R. Étienne et A. Farnoux en divers endroits du sanctuaire sont d'interprétation délicate¹¹¹. Une des possibilités est qu'il s'agisse de tombes d'enfant, dépourvues de mobilier et dont les os se seraient dissout. Des restes de murs de maison ont également été signalés. Si l'on s'en tient à la partie est, l'espace sacré a recouvert un espace privé avec des tombes et des puits, pour la partie ouest, nous en sommes réduits aux hypothèses, mais les indices recueillis vont dans le même sens.

CONCLUSION

L'examen détaillé de ces quatorze espaces publics montre qu'entre 750 et 500 a.C., on installait fréquemment des sanctuaires et des agoras dans des lieux déjà occupés par des habitations, par des tombes ou par les deux. L'agora d'Érétrie est le seul exemple pour lequel on puisse penser, en l'état actuel de la documentation, qu'on a choisi un site vierge. Argos n'était sans doute que partiellement dans la même situation. Dans tous les autres cas, que ce soit pour une agora ou un sanctuaire, on a sélectionné un lieu qui était déjà occupé. Pour quelle raison ? A-t-on voulu assurer un ancrage historique au lieu que l'on était en train d'aménager ou s'inscrivait-on dans une dynamique de création des espaces publics relevant de projets précédant le choix du site ?

La relation entre un sanctuaire ou une agora et le passé enfoui dans son sous-sol est souvent d'interprétation délicate. Nous avons défini dans notre introduction des critères pour autoriser une lecture verticale du site : un lien thématique entre vestiges anciens et espace public, l'absence de période intermédiaire et/ou une mise en scène claire du sous-sol. Dans les autres cas, nous considérerons que la lecture horizontale est préférable. La relation au sous-sol ne s'impose pas pour Delphes, ni pour Délos, et n'a pas été proposée. On a plutôt cherché une relation avec un culte mycénien déjà en place. La relation entre un habitat et un sanctuaire a été défendue dans trois cas : le sanctuaire de la Maison sacrée à Éleusis, le Thesmophorion du même site, le sanctuaire de la Stèle à Corinthe. On y a vu des sanctifications d'un ancien habitat, associé à un culte funéraire dans le cas de la Maison sacrée d'Éleusis. Dans aucun de ces cas, les conditions ne sont remplies. Notamment, on n'observe jamais de mise en scène claire des vestiges. Mais les interprétations verticales ont surtout concerné les sanctuaires recouvrant des tombes. Dans les exemples que nous avons rassemblés, c'est le cas de la maison ovale d'Athènes, du sanctuaire du carrefour à Corinthe, de la Maison sacrée d'Éleusis, du sanctuaire de Nymphè à Athènes, de l'hérôon de la porte de l'ouest à Érétrie. Le cas de la Maison ovale nous paraît peu défendable, puisqu'une phase d'habitat sépare la tombe du sanctuaire et qu'il n'y a pas de mise en scène. Les cas du Sanctuaire du carrefour à Corinthe, de la Maison sacrée d'Éleusis et de Nymphè à Athènes ne sont pas impossibles, mais nous paraissent peu probables. En effet, il existe, dans le premier cas, une période intermédiaire que ne compense pas une mise en scène claire. On a plutôt affaire à des tombes brisées par les constructeurs. Dans le second, il n'y pas de relation claire entre le culte archaïque, avec ses figurines féminines, et la tombe. Dans le cas du sanctuaire de Nymphè, nous avons déjà souligné l'opposition thématique entre un sanctuaire consacré à une divinité présidant au mariage et la mort. On n'observe pas non plus de mise en scène claire des tombes, puisqu'on les retrouve tout autant dans qu'autour de la zone enclose. Il n'y a donc que le sanctuaire de la porte de l'ouest à Érétrie pour laquelle nous avons une unité thématique (la mort et un *abaton* qui correspond bien à ce qu'on attend d'un culte héroïque), une succession chronologique sans phase intermédiaire et une mise en scène claire bien centrée, du sanctuaire sur les tombes.

Au total, il n'y a qu'un seul cas très probable, de nombreux cas très incertains, un cas très improbable, sans compter le cas de l'agora d'Érétrie, pour lequel le problème ne se pose même pas. Dans ces conditions, il ne semble pas que la volonté de mémorialiser un passé enfoui dans le sol fût le moteur principal de la création des nouveaux espaces publics. Elle l'était encore moins que lorsqu'il s'agit, non pas de la création d'un espace sacré, mais de son extension. Or des phases d'extension se faisant aux dépens de constructions privées ont pu être observées dans plusieurs espaces publics. Les cas les plus clairs sont ceux du sanctuaire d'Apollon à Delphes et de l'Éleusinion d'Athènes. Le sanctuaire de la Source sacrée à Athènes s'est également élargi aux dépens d'une maison protocorinthienne. Celui de Déméter et Corè à Éleusis a connu des phases d'extension, mais les structures sacrifiées sont mal connues. Enfin, il est possible que l'agora d'Argos, dont les dimensions étaient considérables, se soit développée à partir d'un noyau central. Les trois premiers cas illustrent clairement

110. Luce 2010, 29-33. Sur les fouilles de l'Artémision, voir Gallet de Santerre & Tréheux 1947-1948, 148-254.

111. Farnoux 1993, 273. Rapports des fouilles récentes : Farnoux 1990 ; Farnoux 1992 ; Farnoux 1995.

la dynamique annexionniste des espaces sacrés, à laquelle répondent également les grandes créations au-dessus de zones habitées ou mixtes comme l'agora d'Athènes ou le *dromos* de Corinthe, pour lesquels nul n'a proposé de lecture verticale, que l'on réserve, il est vrai, plutôt aux sanctuaires.

Si le rapport avec le passé ne semble pas avoir été déterminant dans le choix du site lors de la création des sanctuaires publics, cela ne signifie pas qu'on le choisissait au hasard. Certes, dans certains cas, des raisons très contingentes ont pu jouer un rôle, mais dans les exemples que nous avons rassemblés, nous observons une constante : l'imbrication des espaces publics dans le réseau des voies. Il fallait naturellement qu'on puisse y accéder, mais la relation paraît aller au-delà. Dans certains cas, le développement de ces espaces a contribué à modifier ce réseau. Cette relation est particulièrement évidente pour les grands espaces publics, que ce soient des agoras ou des sanctuaires. Ainsi, la position centrale des agoras d'Athènes, de Corinthe, d'Argos les place tout naturellement au sein d'un réseau de voies qui tendent à converger vers ces lieux. Mais c'est aussi le cas de certains grands sanctuaires comme celui d'Apollon à Delphes, vers lequel convergeaient la plupart des grandes rues de la ville dès le VI^e s. Il en était encore de même pour le sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros à Éréttrie, dont la position est plus centrale que celle de l'agora et auquel conduisait directement le bras du fleuve qui, lorsqu'il fut asséché, a été transformé en voie de circulation. Ces observations concernent les grands sanctuaires, mais les petits s'articulent aussi au réseau des rues, de façon peut-être encore plus significative. Ainsi, le site de la Maison sacrée d'Éleusis est-il traversé par la grande voie conduisant au Téléstérion ; l'Éleusinion d'Athènes bordait la voie des Panathénées. Certains sanctuaires se situent dans des lieux encore plus significatifs : porte de la ville (Hérôon d'Éréttrie), carrefour (Sanctuaire du Carrefour à Corinthe), mais aussi hérôon triangulaire de l'agora d'Athènes¹¹², ou bordure d'agora (ou les deux). Comme nous l'avons indiqué, le rapport entre les deux sanctuaires corinthiens de la Stèle et du Carrefour encadrent un îlot d'habitation. Ce n'est peut-être pas un hasard. En milieu colonial, on a pu montrer le rôle joué par des petits lieux de culte dans l'établissement de la trame urbaine, jusque dans sa géométrie¹¹³. Les deux sanctuaires ont pu contribuer à définir l'îlot sur le plan du sacré. En tout cas, la relation avec le réseau des rues paraît avoir été une motivation plus importante que celle qu'on pouvait établir avec ce qu'il y avait dans la terre. Les espaces sacrés ne semblent pas s'être simplement intégrés au réseau des rues, mais avoir contribué à le structurer, ou à le restructurer, aussi bien sur le plan matériel du système de circulation que sur le plan du sacré.

À une démarche mémorielle, dont nous avons vu qu'elle ne l'était pas toujours, même si nous la plaçons au second plan, se mêle donc une logique urbanistique dominante. On ne doit pas s'en étonner, car à partir du VIII^e s., la Grèce connaît un renouveau des villes, qui avaient presque disparu après l'HRIIC. Des sites nouveaux apparaissent (Éréttrie date de la fin du IX^e s., mais connaît une phase de densification à partir du milieu du VIII^e s.) et les anciennes villes comme Athènes ou Corinthe, dont le tissu paraît si lâche au début de l'âge du Fer qu'on peine à en retrouver le trace, se densifient de façon significative, au VIII^e s., mais aussi et surtout au VI^e s.¹¹⁴. Les espaces sacrés apparaissent donc dans des villes qui ont déjà un passé, mais qui sont en pleine expansion. Si leur irruption a transformé le système de circulation, la construction de grands espaces s'inscrit dans une programmation à haute valeur politique qui, d'une façon générale, consiste à imposer, parfois brutalement, des dynamiques collectives à celles des individus privés et de leurs familles. Nous reprenons ici ce qu'a écrit Hölischer et que nous citons en introduction, mais il est parfois possible d'aller plus loin. Nous avons vu les différentes interprétations qu'on a pu donner de la création des agoras d'Athènes et d'Éréttrie. Quelle que soit celle que l'on choisit, on ne peut manquer de voir que de telles réalisations s'inscrivent dans des logiques de changement de régime. Il en est de même à Delphes où la création du premier péribole et la construction du temple qui l'a accompagnée se comprennent dans le cadre de la première guerre sacrée, qui conduisit à l'installation de l'amphictionie, tandis qu'on instaurait les *Pythia* et que l'on consacrait le territoire de Kirrha à Apollon. Dans l'ensemble, ces nouvelles créations contribuaient à transformer la ville du *basileus* en ville de la *polis*.

Mais la dimension politique n'est pas la seule. L'essor des espaces publics coïncide avec une volonté accrue d'en marquer les limites. On pouvait, certes, le faire avec des éléments légers comme des cordes (*périchoïnisma*)¹¹⁵, ou des marqueurs plus stables comme des *péirrbantéria* (vases lustraux), mais mobiles. Toutefois, c'est au VIII^e s. qu'apparaissent

112. Lalonde 1968, voir aussi pour un autre hérôon en bordure de l'agora d'Athènes Lalonde 1980.

113. Tréziny 2001.

114. Sur les villes de l'âge du Fer et de l'époque archaïque, voir les synthèses de Mazarakis Ainian 1997 ; Lang 1996 ; Lang 2002.

115. Wycherley 1955, 117-118 ; Wycherley 1957, 163-165.

les murs d'enceinte, les fameux périboles¹¹⁶, précédant de peu les bornes en pierre, en tout cas celles qui sont inscrites. Ces innovations répondent à un besoin nouveau de fixer l'emplacement des sanctuaires, tandis qu'auparavant les cultes étaient sans doute plus mobiles¹¹⁷. Ce besoin de délimiter est aussi l'une des dimensions des enceintes qui entourent peu à peu la plupart des villes archaïques, entre la fin du VII^e et celle du VI^e s. a.C. Le phénomène d'expulsion des tombes en dehors de l'espace urbain, mis en évidence par Morris, a produit, à Athènes, une ceinture funéraire qui devait coïncider *grosso modo* avec le parcours d'un rempart archaïque qui reste à découvrir, mais qui devait exister (fig. 19-20)¹¹⁸. Or ce phénomène s'observe tout aussi bien à Argos, à Corinthe et à Érétrie, et semble avoir touché la plupart des agglomérations à habitat discontinu. Il faut l'interpréter à la lumière de ce qui s'est passé à Délos : les deux purifications effectuées par les Athéniens, sous Pisistrate (entre 540 et 528) et pendant la guerre du Péloponnèse, en 426¹¹⁹. On voit généralement dans cet acte la signature impérialiste des Athéniens, et on a raison de le faire, mais ce n'est qu'un des aspects de la question. Les fosses de consécration¹²⁰ découvertes à Rhénée où le mobilier des anciennes tombes a été déposé, montrent qu'on pouvait, au moins en 426, respecter les morts sans respecter leurs tombes. Ces purifications, qui permirent l'extension de la zone sacrée à *la partie de l'île visible depuis le sanctuaire* sous Pisistrate (Hérodote 1.64), puis à toute l'île en 426, étaient une façon de contraindre les Déliens à s'aligner sur une conception de la pureté et de la souillure qui était en train de s'imposer sur le continent¹²¹. À Athènes, les purifications que l'on attribue à Epiménide avaient peut-être quelque chose à voir avec la mort, puisque, selon Plutarque, il joua un rôle dans l'élaboration des lois funéraires et mêla *immédiatement aux cérémonies funéraires des sacrifices*¹²². Ce sont là des récits dont l'historicité est difficile à évaluer, mais qui montrent néanmoins que la question de la pureté agita les esprits à Athènes, soit au lendemain de la conspiration de Cylon et du sacrilège des Alcéméonides, soit à l'époque de Solon. En définissant une zone purifiée, ces rites ont pu renforcer la tendance à ne plus enterrer personne dans l'espace urbain en dehors des enfants. La ville est désormais pensée comme un espace délimité qu'il ne faut pas souiller par des tombes, porteuses d'impureté, pas plus qu'on ne doit souiller les sanctuaires des sépultures qu'ils ont pourtant si souvent recouvertes. L'espace urbain n'est pas simplement défini sur le plan matériel par le tracé d'un rempart, mais aussi sur le plan du sacré. Il est d'une certaine façon à l'image des espaces publics qu'il fallait éviter de souiller par des impuretés. Ainsi, une personne impure, par exemple une femme en couche ou venant d'accoucher ou encore une personne qui s'était trouvée en contact avec la mort, ne pouvait entrer dans un sanctuaire. Les mêmes interdits concernaient les agoras. Tel est donc le sens de ces limites, particulièrement quand il s'agit des *perirrhantería* (vases lustraux) qui permettaient la purification à l'entrée des sanctuaires ou des agoras¹²³.

Il y a là, entre 750 et 500, environ, une évolution très significative des mentalités, dont il faut tenir compte dans l'interprétation que l'on fait des vestiges. On imagine volontiers que l'attitude des Grecs vis-à-vis des morts était faite de respect et de vénération. Mais ce n'est que la moitié de la vérité, car bien des attitudes indiquent au contraire une certaine désinvolture. Ainsi, les tombes qu'on a creusées au Céramique d'Athènes, particulièrement au VII^e s., sont recouvertes par des *tumuli* qui se chevauchent, se recouvrent¹²⁴. Lorsqu'on tombait sur une ancienne tombe lors de travaux, l'attitude la plus spontanée n'était nullement d'en faire un hérôon, mais de la transporter en dehors de la ville et de se purifier, car on redoutait la contamination par le caractère impur de la mort¹²⁵. Il suffit de se reporter aux *Caractères* de Théophraste pour voir comment un esprit superstitieux pouvait se comporter vis-à-vis des tombes (16.9) : il *ne consent pas à entrer dans l'enclos d'un tombeau, ni de s'approcher d'un mort ou d'une femme en couches, en prétendant qu'il lui importe de*

116. Sur le sanctuaire considéré comme un espace délimité, voir Bergquist 1967 et maintenant Hellmann 2006, 175-196 qui cite le cas du sanctuaire de Poséidon Hippios près de Mantinée dont l'entrée était interdite par un fil de laine (Paus. 8.10.1-5). Le Périégète raconte l'histoire d'Aiputos qui, avoir sauté par-dessus la corde, fut aveuglé puis tué par une vague envoyée par le dieu.

117. Ainsi dans l'*Odyssée*, Nestor n'offre pas un sacrifice à Poséidon dans un lieu consacré, mais d'abord sur la grève (3.5-10), ἐπι θῆσι θαλάσσης, puis devant l'endroit où il rend habituellement la justice, dans un lieu qui ressemble à une agora (3.404-463).

118. Voir la tentative d'en restituer le tracé dans Höpffner 2006, 12-18.

119. Bruneau & Ducat 2005, 34-35. Voir aussi Bruneau 1970, 48-52, qui indique les rites de purification de l'époque hellénistique, lorsque quelqu'un mourait à Délos ou qu'on recueillait son cadavre pour le transporter à Rhénée.

120. Bruneau & Ducat 2005, 323.

121. Tout commerce entre la mort et les dieux est impossible : voir Parker 1983, 31-48.

122. Sur Epiménides, voir Colli 1978. D'après Plutarque, Solon aurait invité Epiménide pour purifier Athènes (*Vie de Solon*, 2.7-12). Selon Nanthès de Cyzique (*apud* Athénée 3, 602c-d) il aurait purifié l'Attique avec du sang humain à cause d'une ancienne malédiction, une allusion au sacrilège des Alcéméonides lors de l'affaire de Cylon.

123. Sur les péirrhantería en général, voir Ginouvès 1962, 299-310 ; sur ceux de l'agora d'Athènes, voir Thompson & Whycheley 1972, 118-119.

124. Kübler 1970.

125. Parker 1983, 38-39. C'est ce qu'atteste notamment une inscription de Kos (Sokolowski 1962, n°154B17-32).

*ne pas se souiller*¹²⁶. Notre personnage, qui se comporte dans la vie quotidienne comme un prêtre, ne songe pas à créer un hérôon sur une ancienne tombe découverte au hasard. Voici en quelle occasion l'idée peut lui traverser la tête (16.4): *il voit un serpent dans sa maison, et que ce soit un serpent joufflu, il invoque Sabazios, que ce soit un serpent sacré, alors, tout aussitôt, il fonde sur place un hérôon*¹²⁷.

Tous ces espaces que nous avons passés en revue, que ce soient des domaines privés, des lieux consacrés à des dieux ou des héros, des agoras, ou même des villes, et l'on pourrait ajouter, pour les époques classique et hellénistique, les territoires, portent donc des délimitations, parce que leurs statuts, notamment sur le plan du sacré, n'étaient pas le même que ce qui les entourait. Ce statut nous conduit au-delà de la signification pratique et première de ces espaces. Il faut distinguer ici les mots des choses, les faits de leurs statuts, les usages des fonctions. Quand on écrit sur une stèle "je suis la borne de l'agora", l'espace cesse d'être défini uniquement par son usage comme lieu politique. La preuve en est qu'environ 50 ans au plus tard après l'installation des bornes inscrites sur l'agora (fig. 21), Athènes fit construire le premier état de la Pnyx, où l'on honorait Zeus Agoraios¹²⁸. On ne convoquait donc plus l'assemblée dans l'agora. L'agora cessait d'être dans l'agora. Mais le lieu en conservait la fonction et le nom, même s'il en perdit l'usage. La création de tous ces espaces n'était pas la simple réponse aux nécessités du culte ou de la politique, c'était aussi le besoin d'attribuer des espaces que l'on définissait comme sanctuaires ou agoras. Ce qui comptait, c'était autant la notion que la chose, le mot que le fait, parce que l'espace ainsi délimité avait une portée magique et juridique. Ainsi, lorsque Pisistrate ou un homme politique de son temps fit aménager l'agora, c'était encore un projet à visée pratique. Lorsqu'à l'époque de Clisthènes, on nomma le lieu "agora", en faisant inscrire le nom sur les bornes mêmes de l'espace ainsi défini, on en fit un projet théorique, inscrivant le lieu politique dans un espace pensé, d'où les *atimoi* étaient exclus. Cette évolution est sans doute à l'origine d'un des glissements sémantiques les plus intéressants de la langue grecque : *boros* : "la borne", puis "définition", *borizein*, "délimiter", puis "définir un concept". Les délimitations qui divisent l'espace grec sont devenues le schème mental de la conceptualisation. Ainsi, les espaces publics que l'on créait au sein des zones urbaines, la zone urbaine elle-même et sa double ceinture défensive et funéraire, ne sont pas de simples espaces pratiques, ouverts au culte, aux nécessités de la vie politique et de la défense, ils sont des lieux délimités, parce que mentalement définis, des lieux qui se désignent eux-mêmes. Le développement de la cité transforme ces espaces en autant d'unités mentales, susceptibles d'acquérir des statuts juridiques et religieux distincts.

126. καὶ οὐτε ἐπιβῆναι μνήματι οὔτ' ἐπὶ νεκρὸν οὔτ' ἐπὶ λεχῶ ἐλθεῖν ἐθελῆσαι, ἀλλὰ τὸ μὴ μαινεσθαι συμφέρον αὐτῷ. Ἐπιβῆναι est le mot normalement utilisé pour désigner le fait d'entrer dans un *abaton* (ce que les règlements interdisent). Il faut comprendre que le tombeau est un enclos délimité par un mur ou des bornes (et non marcher sur un tombeau). Sur les bornes délimitant, à Athènes, les tombeaux, voir Lalonde *et al.* 1991, 16-18.

127. καὶ ἐὰν ἴδῃ ὄφιν ἐν τῇ οἰκίᾳ, ἐὰν παρεῖαν, Σαβᾶδιον καλεῖν, ἐὰν δὲ ἱερόν, ἐνταῦθα ἡρῶν εὐθὺς ἰδρύσασθαι. Les serpents joufflus étaient souvent consacrés à Asklépios.

128. Stillwell 1933, 140-148 qui a découvert l'autel sur l'agora et montré qu'il avait été transporté depuis un autre lieu durant l'époque romaine ; Thompson, Scranton 1943, 300 ont observé qu'il correspondait exactement à une fondation en creux de la Pnyx ; enfin Thompson 1952 l'a identifié avec celui de Zeus Agoraios. Le texte de base est celui du scholiaste des *Cavaliers* d'Aristophane, au vers 410 : Ἀγοραῖος Ζεὺς ἱδρύται ἐν τῇ ἀγορᾷ καὶ ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ. Zeus Agoraios est établi dans l'agora et à l'assemblée. Le premier état de la Pnyx avait été daté dans un premier temps de l'époque de Clisthène, mais Thompson a ensuite revu la datation à la baisse à l'époque d'Éphialtès : Thompson 1983, 136-137. Toutefois, les éléments matériels permettant de dater font défaut. La céramique ne donne que des datations à large fourchette : archaïque ou du début du classicisme. Le seul élément tangible est une borne inscrite datée par l'écriture vers 450 qui semble désigner la Pnyx, mais qui n'y a pas été découverte.

Références bibliographiques

- Auberson, P. (1968) : Auberson, *Le temple d'Apollon daphnéphoros. Architecture. Eretria 1*, Berne.
- Aurigny, H. (2010) : *Delphes au VI^e siècle av. J.-C. Recherches sur les offrandes et la fréquentation du sanctuaire*, Thèse de doctorat inédite soutenue sous la direction de Roland Étienne (Université Panthéon Sorbonne) à Paris.
- Béquignon, Y. (1938) : *Recherches archéologiques à Phères de Thessalie*, Paris.
- Bérard, C. (1970) : *L'hérôon à la Porte de l'Ouest, Eretria III*, Berne.
- (1971) : "Architecture érétrienne et mythologie delphique : le Daphnéphoreion", *AK*, 14, 59-73.
- (1982) : "Récupérer la mort du prince : héroïsation et formation de la cité", in : Gnoli & Vernant, éd. 1982, 89-106.
- Bergquist, B. (1967) : *The Archaic Greek Temenos. A study of structure and function*, Lund.
- Blandin, B. (2007) : *Les pratiques funéraires d'époque géométrique à Éréttrie, Espace des vivants, demeures des morts, Eretria 17*, Athènes.
- Blondé, F., A. Müller et D. Mulliez (2002) : "Évolution urbaine d'une colonie l'époque archaïque", in : Luce, éd. 2002, 251-265.
- Boehinger, D. (2001) : *Heroenkulte in Griechenland von der geometrischen bis zur klassischen Zeit : Attika, Argolis, Messenien, Beiträge zur Alten Geschichte*, Beihefte Neue Folge 3, Berlin.
- Boardman, J. (1967) : *Greek Emporio: Excavations in Chios 1952-1955*, The British School of Archaeology at Athens, Oxford.
- Bommelaer, J.-F. (1991) : *Guide de Delphes. Le site. Sites et Monuments VII*, Paris.
- (2011) : "Delphica 2. Les périboles de Delphes", in : Luce, éd. 2011, 13-38.
- Bookidis, N. (2003) : "The Sanctuaries of Corinth", in : *Corinth, The Centenary: 1896-1996 Corinth*. 20, 247-259.
- Brouskaris, M. S. (2002) : "Οἱ ἀνασκαφῆς νοτίως τῆς Ἀκροπόλεως – τὰ γλυπτά", *AE* 2002 (en particulier p. 29-37).
- Bruneau, P. (1970) : *Recherches sur les cultes de Délos à l'époque hellénistique et à l'époque impériale*, BEFAR 217, Paris.
- Bruneau, P. et J. Ducat (2005) : *Guide de Délos*, 4^e édition refondue et mise à jour avec le concours de M. Brunet, A. Farnoux et J.-C. Moretti, Athènes.
- Burr, D. (1933) : "A Geometric House and a Proto-attic Votive Deposit", *Hesperia*, 2, 542-640.
- Cambitoglou, A. (1988) : *Zagora 2. Excavation of a Geometric Town on the Island of Andros*, Athènes.
- Camp, J. M. (1986) : *The Athenian Agora. Excavations in the Heart of Classical Athens*, Londres.
- Charitonidis, Ser. I. (1973) : "Εὐρήματα πρωτογεωμετρικῆς καὶ γεωμετρικῆς ἐποχῆς τῆς ἀνασκαφῆς νοτίως τῆς Ἀκροπόλεως 1955-1959", *Deltion*, 28 [1975], 1-63.
- Colli, G. (1978) : *La sagesse grecque*, II : *Épiménide, Phérécyde, Thalès, Anaximandre, Anaximène, Onomacrite*, Combas.
- Coldstream, N. (1968) : *Greek Geometric Pottery. A Survey of Ten Local Styles and Their Chronology*, Bristol.
- Cosmopoulos, M.B. (2003) : "The Mycenaean religion at Éleusis. The Architecture and Stratigraphy of Megaron B", in : Cosmopoulos, éd. 2003, 1-24.
- Cosmopoulos, M. B., éd. (2003) : *Greek Mysteries: then Archaeology of Ancient greek Secret Cults*, New York.
- Coulson, W. D. E., O. Palagia, T. L. Shear Jr, H. A. Shapiro et F. J. Frost, ed. (1994) : *The Archaeology of Athens and Attica under the Democracy: Proceedings of an International Conference Celebrating 2500 years since the birth of democracy in Greece, held at the American School of Classical Studies at Athens, December 4-6, 1992*, Oxbow Monographs in Archaeology, 37.
- Coulson, J. J. (1988) "Post Holes and Post Bases in Early Architecture", *MedA*, 1, 58-65.
- Dakoronia, P. (2003) : "The Transition from Late Helladic IIIC to the Early Iron Age at Kynos.", in : Deger-Jalkotzy & Zavadil, éd. 2003, 37-51.
- Darcque, P. (1981) : "Les vestiges mycéniens découverts sous le Telestérion d'Éleusis", *BCH*, 105, 593-605.
- Deger-Jalkotzy, S. et M. Zavadil, éd. (2003) : *LHIIIC Chronology and Synchronisms. Proceedings of the international workshop held at the Austrian Academy of Sciences at Vienna, May 7th and 8th, 2001*, Vienne.
- Deger-Jalkotzy, S. et I. S. Lemos, éd. (2006) : *Ancient Greece. From the Mycenaean Palaces to the Age of Homer*, Edimbourg.
- De Siena, A. (1998) : "Metaponto : problemi urbanistici e scoperte recente", in : Greco, éd. 1998, 141-170.
- Donati, J. (2010) : "Marks of State Ownership and the Greek Agora at Corinth", *AJA*, 114, 3-26.
- Dontas, G. (1983) : "The True Aglaurion", *Hesperia*, 52, 48-63.
- Ducat, J. (1971) : *Les kouroi du Ptoion. Le sanctuaire d'Apollon Ptoieus à l'époque archaïque*, BEFAR 219, Paris.
- Éréttrie Guide (2004) : École suisse d'archéologie en Grèce, *Éréttrie, Guide de la cité antique*, Fribourg.
- Étienne, R. (1989) : "Autels à Délos : deux points de topographie", in : *Architecture et poésie dans le monde grec. Hommage à Georges Roux. Lyon : Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux*, 39-50.
- Étienne, R. et A. Farnoux (1988) : "Rapport sur les travaux de l'École française en Grèce en 1987, Délos, Le prytanée", *BCH*, 112, 746-752.
- Fachard, S. (2004) : "L'enceinte urbaine d'Éréttrie : un état de la question", *AKunst*, 91-109.

- Farnoux, A. (1990) : "Rapport sur les travaux de l'École française en Grèce en 1989, Délos. Nettoyage des murs de l'habitat pré-archaïque", *BCH*, 114, 897-900.
- (1992) : "Rapport sur les travaux de l'École française en Grèce en 1991, Délos, Nettoyage et étude des murs de l'habitat pré-archaïque", *BCH*, 116, 729-732
- (1993) : "Délos à l'époque mycénienne : recherches en cours", in : Zerner, éd. 1993, 271-274.
- (1995) : "Rapport sur les travaux de l'École française en Grèce en 1994, Délos, Sondage dans le Trésor 5", *BCH*, 119, 697-699
- Finley, M. I. (1951) : *Studies in Land and Credit in Ancient Athens, 500-200 B. C. The Horos-Inscriptions*, New Brunswick, New Jersey.
- Friesen, S. J., D. N. Schowalter et J. C. Walters, éd. (2010) : *Corinth in Context : Comparative Perspectives on Religion and Society*, Leiden-Boston.
- Gallet de Santerre, H. et J. Tréheux (1947-1948) : "Dépôt égéen et géométrique de l'Artémision à Délos", *BCH*, 71-72, 148-254.
- Gauss, W. et F. Ruppenstein (1998) : "Die Athener Akropolis in der frühen Eisenzeit", *MDAI*, 113, 1-60.
- Ginouvès, R. (1962) : *Balaneutikè. Recherches sur le bain dans l'Antiquité grecque*, BEFAR 200, Paris.
- Gnoli, G. et J.-P. Vernant, éd. (1982) : *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Cambridge-Paris.
- Gras, M., H. Tréziny et H. Broise (2004) : *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque*, Rome.
- Greco, E. et M. Osanna (1999) : "Atene", in : Greco, éd. 1999, 161-182.
- Greco, E. (2000) : "Note di topografia e di urbanistica III", *AION* nuov. Serie N 4 [1998], 207-220.
- (2006) : "Agora e Zeus Agoraios", in : Morandi Bonacossi *et al.* 2006, 327-335.
- (2009) : "Su alcuni studi di topografia ateniese alla SAIA: vecchie ipotesi e nuove prospettive", *ASAtene*, 87, 217-233.
- Greco, E., avec la collab. de F. Longo, M. C. Monaco R. Di Cesare, D. Marchiandi et G. Marginesu (2010) : *Topografia di Atene. Sviluppo urbano e monumenti dalle origini al III secolo d.C.*, Athènes-Paestum.
- Greco, E., éd. (1998) : *Siritide e metapontino. Storie di due territori coloniali. Atti dell'incontro di studio. Policoro, 31 Ottobre – 2 novembre 1991*, Cahiers du Centre Jean Bérard 20, Naples-Paestum.
- (1999) : *La città greca antica. Istituzioni, società e forme urbane*, Rome.
- (2001) : *Architettura, Urbanistica società nel mondo antico. Giornata di studi in ricordo di Roland Martin*, *Tekmeria* 2, Paestum.
- (2005) : *Teseo et Romolo. Le origini de Atene e Roma a confronto*, Athènes.
- Hägg, R., N. Marinatos et C. Nordquist, éd. (1986) : *Early Greek Cult Practice, Proceedings of the Fifth International Symposium at the Swedish Institute at Athens, 26-29 June 1986*, Stockholm.
- Hansen, M. H. et K. Raaflaub, éd. (1995) : *Studies In the Ancient Greek Polis, Historia, Einzelschriften*, 95, Stuttgart.
- Hellmann, M.-C., (2006) : *L'architecture grecque*, 2, Paris.
- (2010) : *L'architecture grecque*, 3, Paris
- Hill, B.H. (1964) : *The Springs : Peirene, Sacred Spring, Glauke. Corinth I*, 6, Princeton New Jersey.
- Höpfner, W. (2006) : "Die griechische Agora im Überblick", in : *Die griechische Agora. Bericht über ein Kolloquium am 16.3.2003 in Berlin*, Mayence, 1-28.
- Hölkeskamp, K.-J. (1999) : *Schiedsrichter, Gesetzgeber und Gesetzgebung im archaischen Griechenland*, *Historia Einzelschriften* 131, Stuttgart.
- Hölscher, T. (1998) : *Öffentliche Räume in frühen griechischen Städten. Schriften der Philosophisch-historischen Klasse der Heidelberger Akademie der Wissenschaften* 7, Heidelberg.
- (2005) : "Lo spazio pubblico e la formazione della città antica", in : Greco, éd. 2005, 211-238.
- Huber, S. (1991) : "Un atelier de bronzier dans le sanctuaire d'Apollon à Érétie ?", *AK*, 34, 137-154.
- Camp II, J. McK. et C. A. Mauzy (2010) : *The Athenian Agora: Site Guide (Guides)*, 5^e edition, Princeton.
- Kenzler, U. (1999) : *Studien zur Entwicklung und Struktur der griechischen Agora in archaischer und klassischer Zeit*, Hambourg.
- (2000) : "Vom dörflichen Versammlungsplatz zum urbanen Zentrum. Die Agora im Mutterland und in den Kolonien", in : *Die Ägäis und das westliche Mittelmeer. Beziehungen und Wechselwirkungen 8. bis 5. Jb. v.Chr. Akten des Symposions, Wien 24. bis 27. März (1999)*, Vienne, 23-28.
- Knöpfler, D. (2007-2008) : "Epigraphie et histoire des cités grecques", *L'annuaire du Collège de France, 2007-2008*, 593-619. Publication en ligne accessible à l'adresse suivante : annuaire-cdf.revue.org/162#tocto1n1.
- Kounouklas, P. (2009) : "Ο Κύνος στην πρωτογεωμετρική εποχή", *ΑΕΘΣΕ*, 2, 989-997.
- Kourouniotes, K. (1938) : "La Maison Sacrée d'Éleusis", *RA*, 11, 94-97.
- Kourouniotes, K. et G. Mylonas (1933) : "Excavations at Eleusis, 1932", *AJA*, 271-286.
- Kourouniotes, K. et J. Travlos (1938) : "Ἀνασκαφαὶ ἐν Ἐλευσίῳ", 43-52.
- Krause, C. (1983) : "Remarques sur la structure et l'évolution de l'espace urbain d'Érétie", in : *Architecture et société. De l'archaïsme grec à la fin de la République romaine. Actes du Colloque international organisé par le Centre national de la recherche scientifique et l'École française de Rome (Rome 2-4 décembre 1980)*, CollEFR 66, Rome, 63-77.

- Kübler, K. (1970) : *Die Nekropole des späten 8. bis frühen 6. Jhs.*, Berlin.
- Lalonde, G. V. (1968) : "A Fifth Century Hieron Southwest of the Athenian Agora", *Hesperia*, 37, 123-133.
- (1980) : "A Hero Shrine in the Athenian Agora", *Hesperia*, 49, 97-105.
- Lalonde, G. V., M. K. Langdon et M. B. Walbank (1991) : *Inscriptions: Horoi, Poletai Records, Leases of Public Land, Athenian Agora IX*, Princeton.
- Lang, F. (1996) : *Archaische Siedlungen in Griechenland: Struktur und Entwicklung*, Berlin.
- (2002) : "Housing and Settlement in Archaic Greece", in : Luce éd. 2002, 13-32.
- Lanzillota, E. et D. Schilardi, éd. (1996) : *Le Cicladi ed il mondo egeo. Seminario internazionale di studi, Roma 19-21 nov.1992*, Rome.
- Lemos, I. S. (2009) : "Lefkandi auf Euböa. Licht in den dunklen Jahrhunderten", in : *Zeit der Helden. Die 'dunklen Jahrhunderte' Griechenlands 1200-700 v. Chr.*, Karlsruhe Badisches Landesmuseum, 180-189.
- Le Roy, C. (1967) : *Les Terres cuites architecturales, Fouilles de Delphes II*, Paris.
- Luce, J.-M. (1998) : "Thésée, le syncrétisme et l'agora d'Athènes", *RA*, 3-31.
- (2010) : "Homère, les sanctuaires et le temps", *Gaia*, 13, 9-55.
- Luce, J.-M., éd. (2002) : *Habitat et urbanisme dans le monde grec de la fin des palais mycéniens à la prise de Milet (494 a.C.)*, *Pallas*, 58, Toulouse.
- (2011) : *Delphes, sa cité, sa région, ses relations internationales*, *Pallas*, 87, Toulouse.
- Malakazioti, Z. et A. Mousioni (2004) : "Νέα ευρήματα της Ύστερης Εποχής του Χαλκού κα της Εποχής του Σιδήρου στην Άλο", in : Stamboulidis & Giannikouri 2004, 353-368.
- Marchetti, P. (1993) : "Recherches sur les mythes et la topographie d'Argos. I. Hermès et Aphrodite", *BCH*, 117, 211-223.
- (1994) : "Recherches sur les mythes et la topographie d'Argos. II. Présentation du Site. III. Le téménos de Zeus", *BCH*, 118, 131-160.
- (1995) : "Recherches sur les mythes et la topographie d'Argos. IV. L'agora revisitée", *BCH*, 119, 437-472.
- (2000) : "Recherches sur les mythes et la topographie d'Argos. V. Quelques mises au point sur les rues d'Argos. À propos de deux ouvrages récents", *BCH*, 124, 273-289.
- Marconi, Cl. (1996) : "La città visibile e i suoi monumenti", in : Settis, éd. 1996, 755-784.
- Marinatos, N. et R. Hägg, éd. (1993) : *Greek Sanctuaries, new approaches*, Londres.
- Marinatos, S. (1936) : "Le temple géométrique de Dréros", *BCH*, 60, 214-285.
- Martin, R. (1951) : *Recherches sur l'agora grecque. Etudes d'histoire et d'architecture urbaines*, Paris.
- Mazarakis Ainian, A. (1987) : "Geometric Eretria", *AK*, 1987, 3-24.
- (1997) : *From rulers' dwellings to temples: architecture, religion and society in Early Iron Age Greece (1100-700 B.C.)*, Jonsered.
- (1999) : "Νέα στοιχεία για την Ιερά Οικία της Ελευσίνας από το Αρχείο Ι. Τραυλού", *Archaiologiki Ephimeris*, 43-65
- (2000) : "Όμηρος και αρχαιολογία", Athènes.
- (2002) : "Les fouilles d'Oropos et la fonction des périboles dans les agglomérations du début de l'âge du Fer", in : Luce, éd. 2002, 183-227.
- (2006) : "The archaeology of *BASILEIS*", in : Deger-Jalkotzy & Lemos, éd. 2006, 181-211.
- Mazarakis Ainian, A., éd. (2007) : *The "Dark Ages" Revisited. Acts of An International Symposium In Memory of William D.E. Coulson University of Thessaly, Volos, 14-17 June 2007*, Volos.
- Mertens, D. (1998) : "L'architettura e l'urbanistica di Metaponto", in : Greco, éd. 1998, 123-140.
- (2010) : "Von Megara nach Selinunt. Raumordnung und Baukunst als Mittel zur Identitätsbildung griechischer Poleis während der Grossen Kolonisation", *RM*, 116, 55-103.
- Miles, M.M. (1998) : *The City Éeusinion, The Athenian Agora 31*, Princeton.
- Miliadis, I (1955) : "Ανασκαφαί νοτίως τῆς Ἀκροπόλεως", *PAE*, 36-52 (pour le sanctuaire de Nymphè, p. 51-52).
- (1956) : "Ανασκαφαί νοτίως τῆς Ἀκροπόλεως", *PAE*, 262-265 (pour le sanctuaire de Nymphè, p. 264-265).
- (1957) : "Ανασκαφαί νοτίως τῆς Ἀκροπόλεως", *PAE*, 23-26 (pour le sanctuaire de Nymphè, p. 25-26).
- Miller, S. (1995) : "Old metroon and old Bouleuterion in the Classical Agora of Athens", in : Hansen & Kaaflaub, éd. 1995, 133-156.
- Morandi Bonacossi, D., E. Rova, F. Veronese et P. Zanovello, éd. (2006) : *Tra Oriente e Occidente Studi in onore di Elena Di Filippo Balestrazzi*, Padoue.
- Morgan, C. H. (1953) : "A Tavern of Aphrodite", *Hesperia*, 22, 131-140.
- Morris, I. (1987) : *Burial and Ancient Society. The Rise of the Greek City-State*, Cambridge.
- Müller, S. (1992) : "Delphes et sa région à l'époque mycénienne", *BCH*, 116, 445-496.
- Mylonas, G. E. (1947) : "Éleusis and the Eleusinian Mysteries", *The Classical Journal* 43-3, 130-146.
- (1961) : *Éleusis and the Eleusinian Mysteries*, Princeton.
- Ober, J. (2007) : *Athenian Legacies : essays on the politic of going on together*, Princeton.

- Osborne, R. et B. Cunliffe, éd. (2005) : *Mediterranean urbanization, 800-600 BC*, Oxford, New York.
- Palermo, D., A. Pautasso et G. Patané (2008) : *Lo scavo del 2007 sulla Patela di Priniàs. Relazione preliminare, Creta Antica*, 9, 179-208.
- Parker, R. (1983) : *Miasma. Pollution and Purification in Early Greek Religion*, Oxford.
- Pariante, A. (1988) : "Rapport sur les travaux de l'École française en Grèce en 1987, Argos, Terrain Karmoyannis", *BCH*, 112, 697-709.
- Pariante, A. et G. Touchais, éd. (1998) : *Argos et l'Argolide. Topographie et urbanisme, Actes de la Table ronde 28/04 - 01/05/1990*, Athènes.
- Pariante, A., M. Piérard et J.-P. Thalmann (1998) : "Les recherches sur l'Agora d'Argos : résultats et perspectives", in : Pariante & Touchais, éd. 1998, 211-231.
- Papadopoulos, J.-K. (2003) : *Ceramicus Redivivus: The Early Iron Age Potters' Field in the Area of the Classical Athenian Agora*, Hesperia Suppl. 31.
- Piteros, C. I (1998) : Συμβολή στην Αργεϊακή τοπογραφία. Χώρος, Οχυρώσεις, Τοπογραφία και προβλήματα, in : Pariante & Touchais, éd. 1998, 179-210 (résumé détaillé en français).
- De Polignac, F. (1995) : *La naissance de la cité*, Paris.
- (2005) : "Urbanization in Early Archaic Greece", in : Osborne & Cunliffe éd. 2005, 45-70.
- Raubitschek, A.E. (1949) : *Dedications from the Athenian Akropolis: A Catalogue of the Inscriptions of the Sixth and Fifth Centuries B.C.*, Cambridge.
- Rizza, G. (2000) : "Una città cretese dell' 'età oscura' sulla Patella di Priniàs", in : *Un Ponte fra l'Italia e la Grecia. Atti del simposio in onore di Antonio Di Vita. Ragusa, 13-15 febbraio 1998*, Padoue, 39-54.
- Robertson, N. (1998) : "The City Center of Archaic Athens", *Hesperia*, 67, 283-302.
- Robinson, B.A. (2011) : *Histories of Peirene : A Corinthian Fountain in Three Millennia*, Princeton.
- Rolley, C. (1977) : *Les trépieds à cuve clouée, Fouilles de Delphes V-3*, Paris.
- (2003) : "Delphes de 1500 à 575 av. J.-C. : nouvelles données sur le problème 'rupture et continuité' ", in : *Olympia 1875-2000 : 125 Jahre Deutsche Ausgrabungen*, Mayence, 273-279.
- Schmalz, G.C.R. (2006) : "The Athenian Prytaneion Discovered?", *Hesperia*, 75, 31-81.
- Sanders, G. (2010) : "The Sacred Spring: Landscape and Traditions", in : Friesen *et al.*, éd. 2010, 365-89.
- Settis, S., éd. (1996) : *I Greci. Storia Cultura Arte Società*, III, Turin.
- Shear, J. T. L. (1994) : "Isonomous t'Athenas epoiesaten", in : Coulsen *et al.*, éd. 1994, 225-248.
- (1995) : "Bouteuterion, Metroon and the Archieves at Athens", in : Hansen & Raaflaub, éd. 1995, 157-190.
- Schilardi, D. (1986) : "The temple of Athena at Koukounaries", in : Hägg *et al.*, éd. 1986, 43-48.
- (1996) : "Il culto di Atena a Koukounaries e considerazioni sulla topografia di Paros nel VII sec. A.C.", in : Lanzillota & Schilardi, éd. 1996, 33-64.
- Sinn, U. (1993) : "Greek Sanctuaries as Places of Refuge", in : Marinatos & Hägg, éd. 1996, 88-109.
- Stamboulidis, N. C. et A. Giannikouri, éd. (2004) : Το Αιγείο στην Προϊμή εποχή του Σιδύρου. Πρακτικά του Διεθνούς Συμποσίου. Ρόδος, 1-4 Νοεμβρίου 2002, Athènes.
- Steiner, A. (1992) : "Pottery And Cult In Corinth Oil And Water At The Sacred Spring", *Hesperia*, 61-3, 385-408.
- Stillwell, R. (1933) : "Architectural studies", *Hesperia*, 2, 112-148.
- Stillwell, A. (1952), *The Potters' Quarter: The Terracottas. Corinth*, 15,2, Princeton.
- Stuchi, S. (1965) : *L'agorà di Cirene*, I, Rome.
- Thompson, H.A. (1940) : *The Tholos of Athens and Its Predecessors*, Hesperia Suppl. IV, Baltimore.
- (1952) : "Excavations in The Athenian Agora: 1951", *Hesperia*, 21, 83-113.
- (1968) : "Activity in the Athenian agora: 1966-67", *Hesperia*, 37, 36-72.
- (1972) : *The Agora of Athens : The History, Shape and Uses of an Ancient City Center*, Athenian Agora 14, Princeton.
- (1983) : "The Pnyx in Models", in : *Studies in Attic Epigraphy, History and Topography Presented to Eugene Vanderpool* (1982), Hesperia Suppl. 19, 133-147.
- Travlos, J. (1980) : *Pictorial Dictionary of Athens*, New-York.
- (1983) : "Η Αθηνά και η Έλευσινα στο 8^ο και 7^ο αιώνα", *ASAtene*, 61, 323-338.
- (1988) : *Bildlexikon zur Topographie des antiken Attika*, Tübingen.
- Treuil, R. P. Darcque, J.-C. Poursat et G. Touchais (1989) : *Les civilisations égéennes du Néolithique et de l'âge du Bronze*, Nouvelle Cléo, Paris.
- Tréziny, H. (2001), "Retours sur l'agora", in : Greco, éd. 2001, 51-63.
- (2007) : "Aux origines de Mégara Hyblaea", in : Mazarakis Ainian, éd. 2007, 497-506.
- Van De Moortel, A. et E. Zahou (2003-2004) : "2004 Excavations At Mitrou, East Lokris", *AEA*, 7, 39-48.
- Verdan, S. (2002) : "Fouilles dans le sanctuaire d'Apollon daphnéphoros", *AK*, 45, 128-132.

- Verdan, S., A. Kenzelmann Pfyffer et C. Léderrey (2008) : *Céramique géométrique d'Érétrie*, Eretria 20, Gollion.
- Villard, F., G. Vallet et P. Auberson (1976) : *Mégara Hyblaea, I. Le quartier de l'agora archaïque*, Paris.
- Viviers, D. (1987) : "Pisistratus' Settlement on the Thermaic Gulf: A Connection with the Eretrian Colonization", *JHS*, 107, 193-195.
- Williams II, C. K. (1969) : "Excavations at Corinth, 1968", *Hesperia*, 38, 36-63.
- (1970) : "Corinth, 1969: Forum Area", *Hesperia*, 39, 1-39
- (1971) : "Corinth, 1970: Forum Area", *Hesperia*, 40, 1-51.
- (1972) : "Corinth, 1971: Forum Area", *Hesperia*, 41, 143-184
- (1973) : "Corinth, 1972: The Forum Area", *Hesperia*, 42, 6-12.
- (1974) : "Excavation at Corinth, 1973", *Hesperia*, 43, 1-6.
- (1978) : "Corinth 1977, Forum Southwest", *Hesperia*, 47, 1-39.
- (1981a) : "Corinth: Excavations of 1980", *Hesperia*, 50-1, 1-44.
- (1981b) : "The City of Corinth and Its Domestic Religion", *Hesperia*, 50-4, 408-421.
- (1987) : "Corinth, 1896-1987: A Study of Changing Attitudes", *AJA*, 91, 473-474.
- Walker, K.G. (2004) : *Archaic Eretria. A political and social history from the earliest times to 490 BC*, Londres-New York.
- Wycherley, R.E (1955) : "Two Notes on Athenian Topography", *JHS*, 75, 117-121.
- (1957) : *Literary and Epigraphical Testimonia, The Athenian Agora*, III, Princeton.
- Zerner, C., éd (1993) : *Wace and Blegen, Pottery as evidence for Trade in the Aegean Bronze Age 1939-1989*, Amsterdam.